

Le récit de " MAX " Marcel CAUVAIN.

=====

**De WASMUEL**

**à ESTERWEGEN**

**De la Gestapo à la Libération**

**TEMOIGNAGE et SOUVENIRS**



# Introduction aux souvenirs de Marcel CAUVAIN ===== par Joseph BERMAN.

=====

J'ai été encouragé à écrire par le Professeur André DEVYVER dont j'ai été le voisin de dessus pendant de longues années.

Il a été le professeur d'histoire de mon fils DANIEL à l'Athénée de SCHAERBEEK.

Il trouvait que j'étais un bon conteur et que je devais écrire les histoires que je racontais.

En septembre 1988, j'ai répondu à une annonce parue dans la revue "Regards" émanant de l'association M.E.M.O.R. ( Mémoire de l'Occupation et de la Résistance en zone interdite ) patronnée par l'Université de LILLE, et dirigée par Mme.D.DELMAIRE.

On demandait le témoignage de survivants des camps de concentration de Juifs établis par les occupants dans la région de BOULOGNE-sur-MER en 1942 pour la construction du Mur de l'Atlantique.

J'ai été invité à assister à une table ronde qui eut lieu à BOULOGNE le 24 septembre 1988.

J'y ai assisté et j'y ai pris la parole pour témoigner de mon séjour dans le camp de DANNES-CAMMIERS et de mon évasion en septembre 1942.

Mon témoignage a été enregistré, et a particulièrement intéressé un journaliste et écrivain français ; Mr. Maurice RAYJFUS, qui a publié de nombreux ouvrages traitant des persécutions nazies en FRANCE, où il s'attaque en particulier aux notables Juifs, qui ont choisi la politique française, qui a collaboré ouvertement avec l'occupant nazi, en procédant à l'arrestation des Juifs, qui ont été livrés aux Allemands, et exterminés.

Nous avons fait connaissance, et il m'a demandé de lui faire mon témoignage par écrit, pour servir dans un prochain ouvrage.

Rentré chez moi, je me suis mis à écrire ce témoignage, que je lui ai envoyé et qui a paru dans son livre le tome II " Des Juifs dans la collaboration " UNE TERRE PROMISE ?, en page 22 et auquel il n'a pas changé une virgule.

Puis, j'ai été contraint d'abandonner mon activité professionnelle pour cause de maladie grave, j'ai été soigné à l'Hopital Universitaire de la V.U.B. à JETTE par le Professeur VAN CAMP et son adjoint le Docteur SCHOTS en oncologie, et par le Professeur HALAMA du service "nez-gorge-oreilles".

Je suis atteint de miellomes multiples et d'un lymphome situé dans les synus. J'ai été traité par radiothérapie et chimiothérapie, je me sens très bien, momentanément et je reste sous surveillance.

Bien sûr, je suis atteint d'un cancer, et je dois vivre avec, en espérant qu'il n'évoluera pas trop vite, je crois que je suis en bonnes mains, soigné par des médecins compétents en qui j'ai toute confiance.

Pourvu que cela dure, et avec un peu de chance, j'espère bien mourir d'autre chose, le plus tard possible, car j'ai encore beaucoup de choses à écrire.

Mon fils MARCEL, qui est informaticien, me voyant m'échiner à taper sur ma machine à écrire, m'a dit que je retardais d'un siècle, qu'on n'écrit plus comme cela de nos jours.

Il m'a installé un P.C. ( ordinateur personnel ), et m'a donné quelques leçons, et me voilà équipé comme un professionnel.

Bien sûr, se lancer dans l'informatique à 68 ans et demi, ce n'est pas évident. Mais je me contente d'essayer de maîtriser le traitement de texte, et en cas de problème, je téléphone à mon fils MARCEL, qui me dit ce qu'il faut faire, et tout rentre dans l'ordre.

Donc j'écris et je ne fais plus que cela.

J'ai terminé un ouvrage que j'ai intitulé : " *Mon père...et TROTSKY* " qui se trouve chez un éditeur à PARIS, et j'attends sa parution. ( paru en décembre 1993 aux éditions L'HARMATTAN : "Mémoires du XXe siècle" : titre : " *Un juif en Ukraine au temps de l'Armée rouge.- Des pogroms à la guerre civile.*" de Joseph BERMAN. )

Sur la lancée de la description de mes aventures, j'en suis arrivé à la période d'ESTERWEGEN.

Je ne me fie pas entièrement à ma mémoire, j'ai lu les mémoires de l'Abbé FROIDURE, dont j'ai partagé la cellule à la prison de FOREST pendant un petit temps, et que j'ai retrouvé à ESTERWEGEN.

Ses souvenirs ne sont pas les miens pour une grande partie. J'ai pensé alors à mes amis les Borains, qui faisaient partie comme moi du R.N.J. ( Rassemblement National de la Jeunesse ).

C'était une section du FRONT de l'INDEPENDANCE, qui voulait mobiliser les jeunes de toutes tendances pour résister à l'occupant, et préparer l'insurrection nationale au moment du débarquement des Alliés.

L'Abbé BOURGUIGNON en était le Président national. La plupart des dirigeants nationaux étaient des communistes, comme Jean BLUME, Fernand LECOCQ, Jean LAGNEAU, Aimé VERNEIRT, Roger DEVUYST, Simon GOLDBERG, etc.

La Gestapo est parvenue à infiltrer ce mouvement, et a réussi à arrêter tout le Comité national, et à remonter jusqu'à nous, grâce à la collaboration de certains dirigeants, qui dans l'espoir de sauver leur vie ont dénoncé leurs contacts, et permis l'arrestation de nombreux militants régionaux qui leur étaient subordonnés.

C'est ainsi que j'ai été arrêté lors d'un rendez-vous avec Roger DEVUYST, qui m'attendait et qui m'a livré à la Gestapo.

Mes amis les Borains, Franz BRIDOUX, et les frères Marius et Marcel CAUVAIN de WASMUEL, ont été dénoncés de la même manière, et nous avons fait partie de la même fourmée, nous avons partagé les mêmes aventures depuis notre arrestation, pour moi le 27 juillet, et pour eux le 3 août 1943, jusqu'à la libération, et notre retour au Pays le 7 mai 1945.

Nous nous sommes revus quelques fois, et perdus de vue pendant près de quarante ans.

J'ai pensé qu'il serait intéressant de se revoir pour confronter nos souvenirs, je les ai recherchés, et retrouvés, heureusement tous les trois en vie et en bonne santé.

Je les ai invités avec leurs épouses, et nous avons passé une mémorable journée chez moi, à remuer nos souvenirs après quarante ans de séparation, nous n'avons "presque" pas changé, sauf que nous avons le triple de l'âge qu'au moment de notre arrestation.

Je me suis rendu compte que tout en ayant vécu les mêmes événements, nous avons gardé chacun des souvenirs différents.

J'ai enregistré nos conversations, dans le but de compléter mes souvenirs pour l'ouvrage que j'écrivais, mais la joie de nos retrouvailles m'a fait oublier le but initial de cette rencontre qui était de recueillir le témoignage de mes compagnons sur les événements vécus ensemble, mais perçus de façon différente selon la mémoire et la sensibilité de chacun.

J'ai donné à chacun un essai de ce que j'avais écrit, et je leur ai demandé de me donner leur version des faits.

Marcel CAUVAIN a pris cela très au sérieux, et m'a fait parvenir en plusieurs fois, sa version personnelle des événements.

Ce n'était plus un témoignage, que je pouvais insérer dans mon récit, mais une admirable description, qui selon moi est une oeuvre originale qui mérite d'être publiée.

Je me suis donc mis au travail, j'ai retranscrit fidèlement son manuscrit avec mon ordinateur, je vais essayer de présenter cet ouvrage le mieux possible, avec les moyens du bord.

Je lui en ferai la surprise, le 20 MAI 1990, à RIXENSART, chez Franz BRIDOUX et son épouse GISELE, qui nous invitent à leur tour, tous les trois avec nos épouses, pour continuer à fêter nos retrouvailles.

Joseph BERMAN

## **Quelques éléments d'auto-biographie.**

Je suis né à WASMUEL, au BORINAGE, en 1926, dans un milieu pauvre, et même très pauvre. Mon grand-père paternel, que je n'ai pas connu, était un " fameux numéro ".

On l'appelait " VICTOR de JEMAPPES avec son drapeau rouge " parce que, lors des luttes épiques de la fin du siècle dernier et du début de celui-ci, il était le porte-drapeau dans les manifestations.

Il était notamment à la fameuse fusillade de l'avenue de JEMAPPES à MONS.

C'était un unijambiste et il se servait de sa jambe de bois comme d'un gourdin lorsque les manifestations tournaient mal.

On raconte qu'il s'en servait aussi pour mettre de l'ordre dans son ménage. Ménage qu'il négligeait d'ailleurs beaucoup; c'est ainsi que mon père est descendu à la mine vers l'âge de 11 ou 12 ans, sachant à peine lire et écrire.

Quelques années plus tard il fut victime d'un coup de grisou; il en réchappa fortement traumatisé et ne voulut plus redescendre au fond. Il devint manoeuvre en surface.

Dans les années 30, ce fut le chômage, les grèves interminables et la misère noire.

Ma mère faisait des ménages et des lessives; elle était profondément croyante et pratiquante alors que mon père ne s'occupait pas de religion.

C'était une situation très courante dans les milieux ouvriers (et aussi dans d'autres milieux voir les époux DEGUELDRE dont tu nous as parlé).

Finalement ce qui était important et capital, c'est qu'ils étaient tous deux d'une droiture, d'un courage et d'une abnégation admirables.

Vers les années 36 ou 37, au moment où la situation économique tendait à s'améliorer, mon père fut blessé et devint invalide ; fini le travail; la sécurité sociale n'était pas ce qu'elle est maintenant.

Comme je travaillais bien à l'école (j'y ait connu Franz BRIDOUX à partir de 1936), mes parents firent l'effort de m'envoyer à l'Ecole Moyenne de SAINT GHISLAIN puis à l'Athénée de MONS, mais la guerre m'empêcha de continuer. J'ai achevé mes études plus tard, en travaillant, à l'Ecole Industrielle Supérieure de MONS. A l'époque on arrivait encore à très bien se défendre avec cette formation.

En 1942, mon frère MARIUS, mon aîné de 2 ans 1/2 entra dans la résistance avec FRANZ, je ne sais plus bien par quelle filière.

Ils se connaissaient aussi très bien, étant du même âge et ayant participé ensemble à l'évacuation de 1940.

Début 1943 ils furent appelés au S.T.O. ( Service de travail obligatoire), ne s'y rendirent évidemment pas et devinrent des clandestins.

Je repris leurs activités à l'échelon local de WASMUEL; elles consistaient surtout en "barbouillages" et distributions de journaux et de tracts .

Surpris et reconnu un soir en plein "travail" par des patrouilles rexistes, je dus m'enfuir et me cacher. Deux autres copains furent arrêtés par ces traîtres : Isaac DECOT qui réussit à s'échapper lors de son transfert à MONS et Alain DELCOURT qui fut interné à BREENDONCK où il connut Jean BLUME et qui fut libéré en 1944 à l'arrivée des troupes Alliées. ( Ndlr.: *Après son séjour à BREENDONCK, Alain DELCOURT fut condamné au travail forcé à la construction du "mur de l'Atlantique " d'où il s'évada, revint se cacher à WASMUEL jusqu'à la libération* ).

Je rejoignis MARIUS et FRANZ dans l'illégalité et continuai le même travail à l'échelon régional jusqu'à notre arrestation le 3 août 1943 au château de l'AULNOYE à GHLIN près de MONS.

Je n'avais jamais eu aucun contact avec aucun responsable national.

Tu connais toute la filière de la suite; caves de la Gestapo à l'avenue Louise, prison de St. GILLES prison de ESSEN ( où nous nous sommes rencontrés pour la première fois ) , ESTERWEGEN, ICHTERS-HAUSEN, ... PÖSNECK, NORA.

Remarques concernant les notes que tu nous as remises lors de notre visite du 28 janvier 1990.

Sur quels renseignements ou documentations situés-tu l'exécution de nos amis à WOLFENBUTTEL ?

D'après les récits de l'Abbé BOURGUIGNON ( tu trouveras, ci-joint une copie de sa première lettre de juin 1945) et pour autant que je me souviens, le tribunal s'est passé le 19 août 1944 à la prison de KAISEM (orthographe phonétique ?) en BAVIERE, près de MUNICH et DACHAU. Les sentences y auraient été exécutées dans les jours qui ont suivi.

Simon GOLDBERG, comme Juif, n'aurait pas eu l'"honneur" du tribunal et aurait été pendu sans jugement à DACHAU.

Il y a quelques dizaines d'années, c'est très vague dans mon esprit, je crois me souvenir qu'une plaque commémorative a été inaugurée à la mémoire de Fernand LECOCQ quelque part dans le pays de CHARLEROI ou de la THUDINIE ou le CENTRE. Si on la retrouvait, peut-être y aurait-il des indications précises.

"Par quel hasard ?" dis-tu, avons-nous échappé. Voici une tentative d'explication qui résulte des conversations avec l'Abbé, avec des gens de l'Amicale d'ESTERWEGEN, et d'articles de presse.

Notre groupe a été partagé en deux ( soit au départ de la Gestapo, soit plus tard par le tribunal, peu importe).

D'une part, les "Gros bonnets" responsables nationaux importants. D'autre part, le "menu fretin" dont nous faisons partie à leurs yeux, dont ils régleraient le sort plus tard; mais ils n'en ont pas eu le temps.

En septembre 1944, les actes d'accusation distribués antérieurement ont été retirés. Je me souviens que cela s'est passé ainsi à la prison d'ICHTERSHAUSEN.

Nous l'ignorions, mais la BELGIQUE n'était plus occupée par l'ALLEMAGNE. Notre statut avait changé. Il ne faut pas oublier que ces tribunaux étaient présidés par un magistrat civil, d'où malgré tout, parfois le respect de certaines règles administratives ( par exemple les "non-lieu à ESTERWEGEN ).

Beaucoup de ces magistrats, évidemment "nazis bon teint " ont continué leurs carrières après la guerre, comme si de rien n'était. Peu de ces tribunaux ont d'ailleurs encore fonctionné après septembre 1944. Il y avait le "VOLKSGERICHT" et le "SONDERGERICHT" ; mais je n'ai pas su, ou je ne me souviens plus, devant lequel nos copains ont comparu. (Ndlr. : le "VOLKSGERICHT").

Au sujet de l'amertume et des regrets au souvenir de ceux qui ne sont pas revenus, nous avons tous connu, surtout les jeunes, et nous connaissons encore les mêmes sentiments.

Te souviens-tu de la poésie écrite par Jean BLUME à BELOEIL ? J'en ai retenu quelques bribes éparses :

- " *Dans la chambre calme et sereine  
où le bonheur gémit tout bas  
La joie fait mal comme une peine*

.....  
*Un appel horrible s'abat...*

.....  
*Il faut qu'on s'en retourne  
qu'on trimarde vers les chiourmes*

.....  
*Corps brisés de mes frères  
Comme elle est douce votre haleine  
.... parfum des massacres perdus....*

Je disais donc qu'après avoir dû quitter WASMUEL, j'ai continué le travail à l'échelon régional.

Avant, nous recevions les paquets de journaux de BRUXELLES. J'étais allé une fois moi-même en chercher du côté d'ANDERLECHT.

Ensuite, les directives sont venues pour que nous les reproduisions sur place.

Nos aînés des P.A. ( Partisans Armés) ont monté des "opérations spéciales" auxquelles nous avons parfois participé, pour nous procurer Ronéo, machines à écrire, stencils, papier et encre.

Tout cela était déposé chez ARTHUR MALENGREAU, un cordonnier qui habitait dans une ruelle du quartier de MONSVILLE à QUAREGNON ( un des hauts lieux des luttes ouvrières d'avant la guerre ).

Mon travail principal consistait à reproduire les journaux et tracts et à les distribuer dans un secteur qui allait du parc de JEMAPPES à ERQUENNE (à la frontière française, et à ce moment là, terminus du tram 8 dont j'étais un habitué; ce qui présentait certainement un danger).

J'ai passé de nombreuses journées chez ARTHUR à m'esquinter sur cette Ronéo rétive. C'était une machine à main évidemment, à l'époque. Elle faisait un bruit infernal, n'étant plus de première jeunesse, et j'avais beaucoup d'ennuis avec le distributeur de feuilles et le compteur.

ARTHUR était un brave type, veuf sans enfants, qui aurait donné sa chemise pour nous et qui se fichait pas mal des dangers qu'il courait.

J'avais l'impression d'être plus en sécurité à ce moment que lorsque j'étais à WASMUEL.

Il faut dire que WASMUEL, village ouvrier de 2.500 à 3.000 habitants, où tout le monde connaît tout le monde, était sous la coupe d'une bande de rexistes dangereux.

Nous avons eu affaire à ces bandits plus d'une fois, dont la dernière, très grave, dont je t'ai parlé. Mais d'autre part, il y avait de nombreux résistants authentiques et efficaces.

Ma rue était peut-être la plus représentative à cet égard. Sur une bonne centaine de mètres de maisons unifamiliales, il y avait trois rexistes dangereux travaillant directement pour le "Sicherheitsdienst" ( Bourgeois, Daumerie ? -je ne suis pas sûr du nom - et Degand) plus deux autres rexistes moins dangereux, mais y compris le mayer rexiste de guerre Maurice Thon.

De l'autre bord, il y avait, ou il y a eu: quatre prisonniers politiques (Fernand LECLERCQ, les deux frères CAUVAIN, Eloi MOULIN, dont je parlerai à la fin dans les mamans de guerre et enfin Marcel LIENARD, un P.A. de la première heure qui a été tué par les Allemands un jour ou deux avant la libération.

Et tout le village était comme cela; des "Gardes Wallons", deux légionnaires; mais de l'autre côté, on a pu compter, après la guerre, une douzaine de prisonniers politiques ( de longue ou de courte durée) et des quantités de résistants authentiques dont quatre ont été abattus par les Allemands ou leurs sbires (notamment la bande à Cheron).

WASMUEL était un village fort engagé dans les deux clans. Si je te raconte tout cela c'est pour te montrer que les conditions de "travail" étaient sans doute assez différentes de celles que tu as connues en ville.

### ***Le château de l'Aulnoye à GHLIN, notre arrestation.***

Pendant une bonne partie de cette période d'illégalité, j'ai logé au château de l'Aulnoye à GHLIN ( juste à côté de MONS ).

J'y étais parfois seul, parfois à deux, trois ou quatre ( FRANZ, mon frère ou DANIEL ) c'était notre logement refuge.

Je crois que c'est FRANZ qui avait eu la filière, son cousin MAURICE y étant concierge, je pense.

C'était une immense bâtisse, sans style, appartenant à Mme. ANDRE, une vieille dame de 80 ans, anti-nazie évidemment, mais aussi anti-communiste notoire.

Avant la guerre elle avait écrit un livre virulent contre le "bolchevisme". Au fond, c'était une "bonne planque" ; mais quand même dangereuse et contraire aux bonnes règles de sécurité; nous y étions parfois trop nombreux, il y avait trop de va-et-vient.

Il y avait une entreprise de culture avec des serres et un élevages de bovins; un chef de culture GUY était au courant de notre présence ( son lien de parenté, tenu secret, est ahurissant; FRANZ t'en parlera peut-être mieux que moi). - *Ndlr.: GUY CHAPELIER , sa soeur MAGDELEINE était responsable national des cadres du R.N.J. sous le nom de "MARIANNE" et était mariée à Jacques GRIPPA , chef d'état major national des Partisans Armés. Au moment de la "razzia de juillet-août 1943" MARIANNE était en repos d'accouchement ce qui lui permit d'échapper aux arrestations.-*

A un certain moment, ordre est venu "d'en haut" d'avoir à quitter ce lieu et j'ai reçu un logement à TERTRE.

Nous continuions parfois à nous y réunir ( ce qui expliquera en partie notre arrestation ). Je me souviens que pour subsister, nous recevions mille francs par mois et des timbres de ravitaillement. Je crois que cela provenait de Solidarité F.I., alimenté par des dons et des "opérations spéciales".

Avec le logement gratuit et quelques repas chez des amis, nous pouvions nous en sortir.

A un certain moment nous avons hébergé, pendant deux ou trois semaines, un jeune juif de MONS d'à peu près mon âge.

Il est parfois venu chez ARTHUR avec moi, m'aider dans mon travail; puis il a disparu ayant trouvé une cachette plus sûre.

- *Ndlr.: Charles GOTCHEINER , Bruxellois, était caché au château déjà avant notre arrivée, au moment où nous est venu l'ordre d'évacuer le château, il a été relogé à BAUDOUR et il a ainsi échappé à l'arrestation. -*

Si j'en parle, c'est parce qu'il avait une véritable tête de Juif ( je crois qu'on se connaît suffisamment pour que je puisse m'exprimer ainsi avec toi ); il aurait pu servir de modèle aux affiches de la "Propaganda Abteilung" et je me demandais toujours s'il était prudent de le laisser sortir à cette époque.

C'est ici que prend place l'épisode des Juifs et de Génisses de Ma Tante Pauline.

Madame ANDRE voulait toujours connaître les personnes hébergées chez elle et voulait qu'on l'appelle "Ma Tante Pauline " .

C'était une théosophe; elle croyait à la primauté de la pensée sur la matière, donc, en quelque sorte à un Dieu; mais sans religion, sans culte et sans prêtre. Je me demande si elle ne croyait pas aussi à la réincarnation .

- *Ndlr. : Personnage étonnant, Mme. ANDRE était férue d'indouisme et faisait référence à Vichnou , Siva et Chris Namurti . Elle était également passionnée de magie , de spiritisme , faisait tourner les tables, se servait d'un pendule et faisait les cartes . Il nous arrivait de nous moquer discrètement de ses " fantaisies " mais sans méchanceté car elle ne faisait de mal à personne et nous étions trop heureux de bénéficier de l'hospitalité qu'elle nous offrait si gentiment. Elle parlait parfaitement l'allemand et au moment de notre arrestation, elle eut une brève altercation avec les membres de la "sicherheitsdienst" et s'en tira avec un magistral coup de pied dans le bas des reins. Il n'y eu pas d'autre suite ni pour elle ni pour les autres habitants du chateau. Parce que nous avons tous affirmé qu'aucun d'entre eux ne connaissait notre présence clandestine dans l'aile séparée et inhabitée du château ???*

Pour quelques jours, en attendant qu'ils préparent un logement plus éloigné et plus sûr, nous avons hébergé une famille juive de MONS : le père, la mère et leur fillette d'une dizaine d'années.

J'étais encore au château à ce moment, mais je ne me souviens plus avec qui d'autre.

Un dimanche matin, Ma Tante Pauline nous appelle en grand émoi. Elle venait de recevoir un coup de téléphone du secrétaire communal lui demandant de faire rentrer ses "JUIFS" qui se promenaient sur le chemin de campagne !!!

D'après elle cet homme n'est pas à craindre, mais nous décidons de déguerpir en vitesse.

Grand branle-bas ; nous prévenons la famille juive qui n'y comprend rien et qui prétend ne pas être sortie.

Quelques minutes plus tard, GUY, le chef de culture arrive nous dire qu'il avait rencontré Mme (untel)... qui l'avait mis au courant au sujet des " génisses" sorties de la prairie et qu'il les avait fait rentrer.

Enorme "OUF" de soulagement, éclats de rire : notre Tante Pauline, avec ses 80 ans, avait, au téléphone confondu "Juifs" et "génisses". La famille juive est partie peu après; je ne les ai jamais revus.

## NOTRE ARRESTATION

Fin juillet 1943, plus personne, en principe, si ce n'est peut-être FRANZ, ne logeait au château. MARIUS était à FRAMERIES, moi à TERTRE. Le lundi 2 août nous nous sommes réunis comme nous le faisons parfois dans l'après-midi. Comme la soirée s'avancait, nous avons décidé d'y passer la nuit.

Ce fut notre perte.

Le mardi 3 août au petit jour, j'étais réveillé en sursaut par deux gestapistes faisant irruption dans notre chambre; je la partageait avec MARIUS ou FRANZ , je ne sais plus .

Mon impression ( on verra pourquoi après ) est que la Gestapo est descendue au BORINAGE en sachant d'avance qui elle allait arrêter et par qui et comment.

J'ai été interrogé trois fois en tout ; c'est relativement peu. Il faut dire que je n'avais pas 17 ans, que mon rôle dans l'organisation était relativement modeste, que je n'avais jamais eu aucun contact avec aucun responsable national; donc je ne les intéressait pas tellement.

Le premier interrogatoire eut lieu immédiatement sur place; interrogatoire succinct portant surtout sur l'identité, mais quand même important pour moi à certains points de vue.

Je pense que je suis passé le premier, les gestapistes étaient deux, un plus petit qui semblait le chef et un grand malabar, "le cogneur"; mais à ma grande stupeur, DANIEL ( Jean CARLENS) était là avec eux. Il avait logé longtemps à WASMUEL , mais venait parfois au château.

Ils avaient pris (ou je leur avais remis, je ne sais plus) ma carte d'identité, fausse évidemment; mais cela ils le savaient. Ils me l'ont lancée à la tête en exigeant ma vraie identité et le "cogneur" m'a lancé à terre de deux coups de poings.

Quand je me suis relevé, DANIEL est intervenu pour me raconter l'histoire du "compromis", cette invention diabolique de la Gestapo.

Pour ce que j'en ai retenu, je la résumerais ainsi: "Ils savent tout, tous les responsables nationaux sont arrêtés et ont conclu un accord avec les Allemands...Cela ne sert plus à rien de résister...Nous serions mis au "frais" jusqu'à la fin de la guerre...Sinon, il y aura des représailles: l'exécution de tous ceux qui sont arrêtés.

Je fais ici une parenthèse pour dire, qu'à mon sens, il y a une certaine ressemblance avec la ruse utilisée vis à vis des Juifs: "Vous vous rendez volontairement et vous serez regroupés dans des camps de travail" Au début, certains y ont cru, cela ne les a pas empêchés d'être liquidés, comme cela n'a pas empêché beaucoup de nos copains d'être exécutés.

Mais revenons à ce premier interrogatoire. Les idées se bouscullaient dans ma tête: "Ils savent tout... mais jusqu'où ?

J'ai décliné ma véritable identité. Cela n'engageait rien ni personne et ils auraient toujours bien fini par la trouver. Ils devaient avoir un certain schéma de l'organisation qu'ils ont consulté en parlant brièvement entre eux. J'ai dû confirmer que j'étais bien CAUVAIN Marcel de WASMUEL.

Et c'est ainsi quelques heures plus tard, à la prison de MONS, qu'est née en moi l'impression qu'ils ne me connaissaient peut-être pas; que j'avais peut-être été arrêté " en trop "; qu'ils ne pouvaient pas imaginer au moment de l'arrestation, que nous étions trois de WASMUEL au château.

J'ai dû aussi préciser mon rôle : réception et distribution de journaux et de tracts. Ils n'ont pas insisté à ce moment, cela allait faire l'objet du deuxième interrogatoire.

Après deux ou trois heures à la prison de MONS, nous avons été transférés dans les caves de la Gestapo, avenue Louise à BRUXELLES.

J'en ai conservé le souvenir d'une cellule en béton, rigoureusement nue. Je pense que nous y sommes restés deux ou trois jours. Les photos et empreintes digitales ont été prise dans un autre bâtiment voisin.

Le mercredi 4, j'ai été interrogé pour la deuxième fois, ce qui m'a permis de me mettre à " l'abri " en prétendant que mon contact "en amont" était coupé; c'était un rendez-vous du mardi 3 après-midi.

J'ai dû préciser mon travail, recevoir les journaux d'un "monsieur " que je ne connaissais pas ( le rendez-vous changeait chaque fois ) et les distribuer dans des niches de caveaux de certains cimetières.

C'était tiré par les cheveux et difficile à faire passer ; mais je crois que j'ai bénéficié de mon jeune âge et du peu d'intérêt qu'ils me portaient.

En fait cela était pourtant basé sur quelque chose de réel. L'expérience avait été tentée une seule fois sur une idée de " RENE " , mon contact principal en " amont " que je rencontrais souvent chez ARTHUR. Elle a été tentée au cimetière d'HORNU , je pense qu'elle a dû réussir mais n'a jamais été renouvelée.

" RENE " dont je n'ai jamais connu le véritable nom ( *Ndlr. : AIMABLE BROHE* ) était, avec raison, un obsédé de la sécurité.

A mon grand soulagement, il n'a jamais été question, à la Gestapo, ni de " RENE " ni d'ARTHUR, ni du matériel de reproduction.

J'ai ainsi pu échapper au terrible dilemme du " compromis ", qui ne s'est pas étendu jusqu'à eux.

Je n'ai jamais revu " RENE " après la guerre, mais ARTHUR, que j'ai revu, m'a raconté qu'il avait récupéré et déménagé le matériel, par sécurité.

Plus tard, je pense environ deux semaines avant notre déportation, j'ai été ramené quelques heures à la Gestapo pour le troisième et dernier interrogatoire.

Le petit gestapiste ( celui au chapeau tyrolien et la petite plume ) y était seul, c'était bon signe.

En fait, il s'agissait sans doute d'un interrogatoire de routine pour la cloture de l'instruction.

Le gestapiste qui semblait de bonne humeur, remplissait des papiers avec les deux interrogatoires précédents. Je pense ( mais je n'en suis pas sûr ) que j'ai dû les signer.

Si l'on se place à leur point de vue, on comprenait sa bonne humeur et la satisfaction de son travail qu'il cloturait ainsi. Ils avaient réussi un beau coup de filet .

Le 5 ou 6 août nous avons été transférés à la prison de Saint-Gilles; dans le panier à salade, nous étions une bonne dizaine, mais il n'y avait que MARIUS, FRANZ et moi de notre groupe.

Arrivés dans la rotonde, à l'aide d'une liste, un Allemand a procédé à un appel; arrivé au nom de CAUVAIN ( qu'il a prononcé avec un accent épouvantable ), mon frère MARIUS s'est avancé et a rejoint les autres, puis l'Allemand est passé à un autre nom de la sorte qu'en fin d'opération, je me suis retrouvé seul.

Il n'y a eu aucun commentaire ni contrôle; les deux S.S. m'ont empoigné et reconduit dans le panier à salade où j'étais maintenant seul. Ils m'ont reconduit à l'avenue Louise; mais en cours de route , ils se sont arrêtés pour boire un verre sans doute.

J'étais seul, bouclé dans mon cagibi, au bord du trottoir d'une rue ou d'un boulevard très animé.

Par la lucarne de mon cagibi et la portière, j'apercevais un coin du trottoir et de la terrasse du café.

J'ai frappé sur les parois, un ou deux passants se sont retournés, intrigués; mais qu'auraient-ils pu faire ?

C'est ainsi que j'ai passé une nuit complémentaire dans les caves de la Gestapo. Le lendemain matin, ils m'ont ramené à la prison, sans commentaire, comme si de rien n'était.

J'ai toujours occupé la même cellule n°37, au rez-de-chaussée, mais je ne me souviens plus dans quelle aile. (A).

J'y étais avec deux ou trois autres détenus, prisonniers politiques ? trafiquants ?

Le silence était plutôt de règle.



Comme "cliché" particulier, j'évoquerai la messe de la Toussaint.

Un assez grande chapelle était aménagée au-dessus de la rotonde, on y célébrait des messes dans les occasions exceptionnelles et chaque fois pour une aile différente.

La veille de la Toussaint, un gardien passa nous demander si nous désirions y aller, nous décidâmes tous les trois ou quatre d'y aller; cela nous changerait les idées.

La chapelle était ahurissante par son aménagement. Nous étions enfermés dans des niches en bois disposées en gradins et en amphithéâtre. Chaque niche avait une porte verrouillée, mais suffisamment basse pour voir l'autel où officiait, en latin, l'aumonier allemand de la prison.

Mais alors et surtout, ce qui était le plus ahurissant, c'était les soldats allemands casqués, avec leur fusil, baïonnette au canon, qui se promenaient entre les rangées de niches, complètement étrangers au déroulement de la messe. C'était vraiment étrange.

Je pense aussi aux soupers du vendredi (ou d'un vendredi sur deux ??) qui étaient offerts par le secours d'hiver. Ils étaient plus copieux, mais ils comprenaient parfois des poissons salés qui nous assoiffaient.

Les Allemands coupaient alors l'arrivée d'eau au robinet de chaque cellule.

Nous avons d'abord cru que c'était par sadisme, mais il paraît que cela aurait nui à notre santé de boire trop d'eau.

Quelques jours après notre arrivée à la prison, nous avons pu envoyer à nos parents un formulaire imprimé les informant où nous étions et de la possibilité qu'ils avaient de nous apporter un colis de linge de corps en reprenant le linge sale.

Cela pouvait se faire toutes les deux ou trois semaines, je ne m'en souviens plus.

D'après ce que j'ai pu savoir, après l'instruction par les différentes polices, les prisonniers étaient classés, pour simplifier en quatre catégories:

1/ Les grands secrets; mais il y avait souvent des fuites, notamment grâce à l'aumonier allemand, mais surtout pour les condamnés à mort.

2/ Ceux qui avaient droit aux colis de linge ( comme nous ).

3/ Ceux qui, en plus recevaient des vivres et des lettres.

4/ Ceux qui, en plus recevaient des visites.

Les deux dernières catégories n'étaient jamais de vrais prisonniers politiques, c'étaient des voleurs, des fraudeurs, donc en fait, des droits communs. Il y avait de tout à la prison de Saint-Gilles.

Il est évident que tous ces colis et lettres étaient soigneusement inspectés, contrôlés et censurés.

Mon frère et moi avons du recevoir trois ou quatre colis que ma mère apportait. Elle a du venir une fois ou deux avec la tante de FRANZ ( FRANZ habitait avec sa soeur chez une tante, près de chez nous, sa mère étant décédée et son père au CONGO.)

Elle recevait de la Croix-Rouge un billet de chemin de fer gratuit (ou à prix réduit, je ne sais plus).

Cela durait toute la journée, l'attente à la porte de la prison était longue, puis la fouille et la reprise du linge sale.

La dernière fois qu'elle est venue, en novembre 43, le préposé lui a dit qu'il ne pouvait accepter les colis, les deux prisonniers n'étaient plus là.

Devant son désarroi et son inquiétude, il lui a conseillé de s'adresser à ...tel bureau de police allemande ( ce n'était pas à l'avenue Louise, mais je ne me souviens plus où ).

Avec bien du mal ( à pied, par le tram) elle a fini par arriver. Elle y a été reçue sèchement, mais malgré tout avec une certaine correction , par un S.S. en uniforme.

Après sa demande de renseignements concernant ses deux fils, il est allé chercher deux dossiers dont il lui a montré les couvertures qui portaient chacune notre nom et dans un coin, deux lettres : " N.N. "

En substance il lui a dit : " Les nouvelles ne sont pas bonnes. Voyez-vous cela, en lui montrant les deux lettres. Cela veut dire que vous ne reverrez peut-être jamais vos deux fils "

Oh, cela ne veut pas dire nécessairement qu'ils seront exécutés. Ils seront déportés et vous n'en entendrez plus parler d'eux. Après la guerre , on reverra peut-être la question."

On peut facilement imaginer la détresse d'une maman qui entend cela à propos de ses 2 seuls enfants.

On s'imagine toujours que l'on connaît les pires situations qui soient et pourtant, chez vous, JUIFS, vous avez connu bien pire que cela; mais nous ne l'avons su que plus tard !

Pour revenir à ma mère, il était trop tard ce jour-là pour rentrer à WASMUEL.

Elle a pu gagner FOREST où habitait une ancienne voisine. Elle y a passé la nuit à pleurer et est rentrée le lendemain matin.

Elle a vite repris le dessus; je l'ai dit précédemment, elle était profondément croyante et elle a trouvé dans sa foi l'espérance et le réconfort.

Cela s'est heureusement bien terminé, le 7 MAI 1945, à notre retour elle est revenue à la vie...

## **La déportation.**

Deux ou trois jours après le 11 novembre 1943, nous avons été déportés en Allemagne. Il y a moyen de trouver la date exacte. Tous ces départs avaient lieu le même jour de la semaine et je suis presque certain que c'était le vendredi.

Nous avons passé 2 jours et 3 nuits à la prison d'ESSEN et nous serions arrivés le lundi à ESTERWEGEN.

Donc ce vendredi là, très tôt le matin, nous avons été rassemblés dans une même cellule assez grande. Nous étions 15 ou 20, tous ceux de Saint-Gilles, et peut-être de FOREST aussi.

Je me demande si les Français du Nord, venant de la prison de LOOS, près de LILLE, étaient là aussi ou s'ils étaient amenés directement à la gare. Il n'y avait aucun mobilier dans cette cellule, sauf, en plein milieu, une chaise où "trônait" un monsieur assez âgé.

On m'a dit que c'était le Ministre MERLOT. Il est venu avec nous jusqu'à ESSEN. Sa famille prévenue, était sur le quai de la gare de LIEGE pour le saluer (on est ministre ou on ne l'est pas).

Après ESSEN, nous ne l'avons plus revu, sa condition lui aura valu des conditions de détention autres que les nôtres. Il est revenu et est redevenu Ministre de la Reconstruction (j'ai un document dans mon dossier, signé de sa main).

Avant de quitter SAINT-GILLES, la Croix Rouge nous a remis un colis (c'est le seul contact que nous ayons eu avec la Croix Rouge durant toute notre captivité).

Il m'a paru assez somptueux pour l'époque ; biscuits, pain d'épice, peut-être chocolat (je ne sais plus), mais sûrement sardines et filets de maquereaux. On (je ne sais plus qui) nous avait prévenus de tout manger avant d'arriver au camp (nous savions que allions dans un camp), car là, tout était confisqué.

C'était parfaitement exact. Un camion nous a conduits jusque sur le quai même de la gare du Nord. Nous avons nos places "réservées" dans un wagon cellulaire en queue du train normal pour l'Allemagne. Un "cordon sanitaire" d'Allemands en uniforme et armés (SS ou Feldgendarmes) nous isolait du reste des voyageurs qui regardaient la scène assez intrigués.

Dans le wagon, nous étions enfermés à 2 ou 3 dans de petits cagibis. Une fenêtre grillagée, assez haute, nous permettait de voir un peu à l'extérieur.

Après LIEGE, j'ai guetté la petite station frontrière d'HERBESTAL. Elle était symbolique, et quand nous y sommes passés, j'ai senti un poids tomber sur mes épaules.

Quand y repasserions-nous dans l'autre sens ; libres ? Car je ne doutais pas que nous reviendrions. (Et pourtant !!) Nous sommes revenus en effet, mais je n'ai pas revu HERBESTAL dans l'autre sens ; je le regrette un peu ; nous étions en avion.

Nous sommes arrivés tard le soir à la gare d'ESSEN. Nous avons été parqués dans un local de la police et je me souviens qu'à un certain moment des "Shupos" ont amené un étranger dans un local voisin. Nous l'avons entendu hurler ; ils le tabassaient.

A la prison d'ESSEN, nous étions bien une dizaine dans une grande cellule sans mobilier ni paille. C'est là que j'ai rencontré pour la première fois nos copains : LAGNEAU, LECOCQ, VERNEIRT et l'Abbé BOURGUIGNON sont ceux dont je me souviens le plus.

Toi FRED, tu étais sans doute dans la même cellule, mais nous avons fait connaissance seulement quelques jours plus tard à ESTERWEGEN. Nous sommes restés là du vendredi soir au lundi matin.

Une nuit, ESSEN a été bombardée, heureusement pas tout près de la prison, mais c'est quand même angoissant de se sentir enfermés sans pouvoir se mettre à l'abri.

Il y eut d'ailleurs, plus tard des prisonniers politiques belges tués lors d'un tel bombardement.

Le lundi matin, nous sommes partis par le train vers ESTERWEGEN.

Nous étions dans un wagon normal, avec plusieurs gardes, en queue d'un train normal.

Je me souviens avoir mangé ce qui restait du colis de la Croix Rouge ; la boîte de filets de maquereaux. J'avais laissé le meilleur pour la fin.

Le voyage a duré toute la journée.

Il faisait nuit noire quand notre wagon s'est arrêté à PAPENBURG, au long d'un quai "privé" de l'administration des camps.

PAPENBURG était une grosse localité, le centre administratif des camps de la région.

Il y en avait 7, ESTERWEGEN était le camp n° 7, le dernier, le plus grand et le seul à être entouré d'un mur.

Quand je dis le plus grand, il ne faut pas se tromper ; il pouvait compter 3 à 4.000 hommes, y compris la partie allemande.

Au fond, comparés à BUCHENWALD, DACHAU, AUSCHWITZ, etc...il s'agissait de "mini-camps".

J'ai trouvé notre arrivée sinistre dans la nuit. Nous étions attendus sur le quai par des gardiens de l'administration pénitentiaire; certains étaient armés de fusils, d'autres avaient de longues matraques et étaient accompagnés de chiens. Il n'y a pas eu de brutalités particulières, juste quelques coups de pieds et les cris de "schweinhund" et "terrorist" que j'entendais pour la première fois, mais nous n'avions pas fini de les entendre !

C'est là, en quelques minutes, même avant d'arriver au camp, que j'ai senti que nous entrions dans un monde "à part" complètement différent de ce que nous avons connu, même dans les caves de la gestapo à SAINT-GILLES. C'était l'univers concentrationnaire *N.N.* (Nacht und Nebel - Nuit et brouillard).

Je ne m'étendrai pas sur la "vie courante" à ESTERWEGEN, tu dois avoir des témoignages et de la documentation réalisés d'après des souvenirs moins anciens que les miens. Je me bornerai à des considérations et des images personnelles.

Sur le matériel, en dehors de la faim, de la maladie et des brimades, j'aime assez résumer la situation en disant qu'un bout de ficelle, un bout de fil de fer ou une boîte à conserves (vide évidemment) ont une valeur inestimable à côté d'un billet de 1.000 frs (même de l'époque) qui n'en a aucune.

Je m'attarderai davantage sur l'aspect moral, éducatif (??) de l'affaire que je résumerai ainsi: pour moi, ESTERWEGEN fut une école, une école terrible évidemment, née de ces circonstances uniques créées par la guerre et l'univers concentrationnaire.

Je m'explique (ou, tout au moins, je vais essayer de le faire). Il faut se rappeler que j'avais juste 17 ans à ce moment.

La population d'ESTERWEGEN (1.500 à 2.000 ?) comprenait un pourcentage très élevé de personnes très érudites et savantes dans tous les domaines: ces médecins, des avocats, des ingénieurs, des artistes, des enseignants, prêtres...que sais-je encore, il y en avait à la pelle !.

Certains donnaient des conférences, d'autres organisaient des discussions; et moi, j'ouvrais tout grands mes yeux et mes oreilles.

Il est aussi une grande leçon, au fond toute simple, que j'ai bien retenue et que seules ces circonstances m'ont permis de vivre.

Toutes les classes de la société étaient représentées. A celles dont je viens de parler on pouvait ajouter des riches industriels et même des nobles (très sang bleu comme le Comte d'URSEL).

A l'opposé (est-ce bien le terme qui convient ? Je me garderai en tout cas de parler de haut et de bas de l'échelle, à ESTERWEGEN cela n'avait plus aucun sens.

A l'opposé donc, il y avait les humbles, de petites gens de rien. C'est comme cela qu'on les aurait considérés dans le monde extérieur. Mais ici, ils étaient tous "tout nus", au sens figuré, (parfois aussi au sens propre; mais ce n'était pas bien beau).

J'entends par là, que les "grands" notamment étaient dépouillés de leur "vernis" extérieur, de leur fortune ou des prérogatives de leurs fonctions. Tous étaient sur le même pied.

Apparaissait alors, pour celui qui la possédait, et il y en avait autant chez les "petits" que chez les "grands", la seule vraie valeur de l'homme: "la richesse du cœur".

Après la guerre, il m'est arrivé souvent de rencontrer des personnages imbus d'eux-mêmes, qui se voulaient importants, qui voulaient "snober" leur monde, mais dont je doutais parfois de la vraie valeur. Je me disais alors, sans me laisser impressionner: J'aurais bien voulu te voir "tout nu" à ESTERWEGEN !

Pour illustrer ce fait, j'évoquerai deux figures choisies dans des milieux très différents (il y en eut bien d'autres).

A tout seigneur, tout honneur, celle du Comte d'URSEL. Il était avec nous à la baraque 6 et à ma table (ou plutôt, j'étais à la sienne; mais pour une table de Comte elle n'était pas très riche).

Il était simple, très serviable. Je m'en suis rendu compte quand il est intervenu pour essayer de soigner les ulcères que j'avais aux jambes. Beaucoup d'autres que moi ont bénéficié de ses attentions. Il voulait qu'on le tutoie et qu'on l'appelle JEAN.

Était-ce une attitude provoquée par les circonstances ? C'est probable, mais je l'ai considéré comme un homme de cœur; surtout si on le comparait à son beau-frère qui était à ses côtés, le Baron KERVIN de "je ne sais plus quoi" (Mérendrée, je m'en souviens) qui conservait toutes ses distances et sa fierté).

De l'autre bord, il y avait Polinard, un braconnier des cantons de l'Est, grand cœur autant que grande gueule, le roi de débrouillardise et du bricolage. Que n'a-t-il pas rendu comme service !

Il attrapait parfois un rat avec un piège fabriqué à partir de planches de lit. Il en mangeait les cuisses. Un jour, je suis allé le voir préparer sa tambouille. C'était des plus rudimentaires: il les faisait cuire à l'eau dans une boîte à conserves (où avait-il bien pu la dénicher ?) Quand il a eu fini, il me dit "si ça te dit quelque chose, tu peux y goûter" J'ai décliné l'offre. Il m'avait sans doute à la bonne, étant le plus jeune de la baraque.

Dans le camp il devait y en avoir un ou deux plus jeunes encore, d'environ 16 ans. C'est ainsi que j'ai parfois bénéficié, lorsque c'était possible, d'un supplément de nourriture de la part de mes compagnons.

Quand nous sommes revenus de BÖRGEMOOR, nous nous sommes retrouvés avec tous les copains à la même table. C'était Aimé VERNEIRT qui était "Kalfak" c'est à dire qu'il était chargé de distribuer la soupe. Il avait mis au point la combine suivante pour notre table: je passais toujours ma gamelle le premier, lorsqu'elle me revenait, je devais l'avalier en 4ème vitesse ( ou verser le restant dans mon gobelet que je partageais avec un autre ) pour la repasser une 2ième fois. C'était un véritable tour de passe-passe, surtout que les deux autres qui portaient le bidon n'étaient pas dans la combine.

Faut-il te rappeler le rituel du rabiote et tout "l'art" du kalfak qui consistait à jauger le contenu du bidon, à estimer sa consistance, pour déterminer la grandeur de la louche à utiliser ( il y en avait plusieurs ). Car il ne s'agissait pas d'arriver trop court, c'eut été une catastrophe. Tout "l'art" du kalfak consistait donc à donner le maximum à chacun, avec le minimum de "rab". Il y avait aussi ceux qui allaient voir à l'avancement des travaux de distribution pour estimer si le "rab" arriverait jusqu'à eux ce jour là.

La distribution de soupe me rappelle un évènement tragi-comique. Dans le courant du mois de décembre 43, lors des derniers arrivages de prisonniers, quelques-uns sont arrivés dans notre baraque. C'était toujours tard le soir, nous étions couchés. Les nouveaux recevaient une louche de soupe. Ce soir là il y eut du "tripotage" c'est à dire que le kalfak, avec l'une ou l'autre complicité, mit de côté 1 ou 2 gamelles de soupe. Quelqu'un s'en est aperçu et a dévoilé l'affaire provoquant une véritable révolution dans la baraque.

Parmi les arrivants, il y avait Abel DUTHOIT et Emile ( de MAREUIL ) , un jeune homme doux et timide. A la vue de tous ces diables en haillons qui vociféraient en gesticulant, notre EMILE a pris peur et s'est réfugié près d'ABEL, croyant qu'ils étaient arrivés dans un asile de fous.

Une petite parenthèse pour te rappeler que c'est l'EMILE à propos de qui tu as composé cette chansonnette un peu rosse " Le coq de Mareuil ".

Depuis que MIMILE a quitté son patelin,

Toutes les filles de MAREUIL se meurent de chagrin...

alors que le pauvre paraissait bien incapable de conter fleurette à quelque fille que ce soit.

Tant que nous sommes dans la soupe, restons-y. Tu te rappelles de la soupe aux barbelés ? On nous en a servi deux fois. Nous l'avons appelée ainsi, parce qu'elle était faite de grosses cosse de gros haricots avec leurs gros fils ( les haricots étaient absents évidemment ). Ces cosse étaient conservées dans la saumure, et on aurait pu croire qu'on nous les donnait telles quelles, juste un peu réchauffées.

C'était immangeable !

Nous ne l'avons pas mangée malgré notre faim, sauf le juge ANSON ( de LOUVEIGNE ), un vieillard admirable lors de son arrestation en 1941, mais qui n'était plus qu'une épave, tant au moral qu'au physique.

Je le vois encore avalant toute sa gamelle et en reprenant ( il y avait du "rab" à volonté), tout couvert de sueur sans doute à cause de la saumure. Il en a été malade comme un chien pendant deux jours. ( Il a été tué quelques mois plus tard dans un bombardement de la prison, je crois que c'était à ESSEN.)

Grâce à l'intervention du Comte d'URSEL, j'ai pu faire un séjour de deux semaines à la "revier" (infirmerie) Sud pour y soigner des ulcères aux jambes. C'était le docteur CAPPELIEZ (d'ELOUGES) qui y officiait en ce moment, toujours sous la tutelle du " FOU " évidemment.

Avec le docteur CAPPELIEZ, j'étais en pays de connaissance, c'était un radiologue qui avait son cabinet à SAINT-GHISLAIN. Il me dit ne rien avoir pour traiter les ulcères, le mieux était de les empêcher de sécher; il me proposa donc des bains de permanganate ( il en avait ) 1 fois par jour.

Il y avait dans la salle une grande bassine en fer galvanisé. Tous les matins, le "FOU" exigeait que l'un d'entre-nous lave le plancher à l'eau tiède, avec cette bassine. L'opération terminée, je pouvais disposer de la dite bassine pour y tremper mes jambes. Après deux semaines, le " FOU " m'avait assez vu, et il m'a fichu dehors . Pendant ce séjour, le " FOU eut l'idée "géniale" de se débarrasser de la vermine en faisant bruler du soufre. Un jour au matin, on nous déménagea dans une baraque vide du côté nord, il n'y avait pas feu, nous avions une couverture sur le dos. Pendant ce temps il fit brûler le soufre; il faillit d'ailleurs mettre le feu à la baraque.

A notre retour, en fin d'après-midi, l'atmosphère y était encore très acre. Dès le lendemain, nous nous aperçûmes que les poux et les punaises y étaient plus nombreux et plus agressifs qu'avant. L'imbécile les avait réveillés au lieu de les tuer ! Les seules victimes, hélas, furent deux ou trois des plus âgés qui moururent dans la semaine, ils avaient eu trop froid pendant cette journée.

Toujours dans cette Revier Sud, le lit voisin du mien, en diagonale, était occupé par un veillard inconscient, un Flamand.

Il avait une énorme plaie au côté dont le pus s'écoulait dans une bassine, on ne savait rien faire pour lui.

Un soir, le "FOU" passait l'inspection, accompagné du docteur CAPPELIEZ, celui-ci dit à propos du vieux : " C'est la fin, son fils est ici à telle baraque, on pourrait peut-être le laisser voir son père une dernière fois " .

Il était évidemment interdit de se déplacer d'une baraque à l'autre, sauf dans des cas bien précis. Le "FOU" lui répondit donc : "Pas question, ce n'est pas prévu dans le règlement". Le lendemain, le vieux était mort. Son fils ne l'a jamais revu.

Pour désengorger le camp d'ESTERWEGEN, nous avons séjourné quelques semaines dans le camp de BORGERMOOR.

C'était un mini-camp ( 5 ou 6 baraques ), le camp n° 1 de la région, c'est à dire un des tout premiers sinon le 1er camp de l'Allemagne nazie.

Nous nous souvenons tous de l'erreur administrative qui nous a fait bénéficier pendant deux ou trois jours d'une soupe "à couper au couteau " ; mais nous avons aussi reçu une brosse à dents ( avec un manche en bois ) et une paire de bretelles.

J'étais allé à la revier pour quelques jours ( toujours pour mes ulcères ) et là, il y avait des lits émaillés blancs, avec des draps et une taie d'oreiller ( à carreaux bleus et blancs ) et une table de nuit !

C'était ahurissant, après ESTERWEGEN !

Ce n'était pas un camp destiné à notre catégorie de prisonniers .

Un "bobard " a alors circulé pendant quelques jours : nous allions être déclarés et inspectés par la Croix Rouge Internationale !

Ce n'était , hélas , qu'un "bobard" , un de plus.

Quand nous sommes rentrés à ESTERWEGEN, prélude à la liquidation du camp, je me souviens avoir été transpercé par le froid ; nous n'avions sur le dos que les lambeaux de chemise et la veste de toile.

A propos de ce retour, je me pose une question .

Il y avait dans la région, des petits chemins de fer à voie étroite pour le transport de la tourbe.

Est-ce que nous sommes rentrés dans ces wagons ? Ou bien l'ai-je rêvé ou imaginé ?

C'est l'occasion de te parler de ces souvenirs que je qualifie de " vicieux " parce qu'ils se rapportent à un fait dont on ne sait plus s'il a bien été ainsi, ou si on l'a " imaginé " ainsi .

Evidemment après bientôt un demi-siècle !

Toujours à propos de ce retour ; à notre arrivée à ESTERWEGEN, ils nous ont entassés à environ 500 dans une baraque normale conçue pour 120 hommes.

Il y en avait partout ; moi j'ai dormi sur une table, mais il y en avait sous la table, sur les armoires, dans les lits évidemment, mais aussi sous les lits ; il fallait regarder où l'on marchait pour ne pas écraser quelqu'un.

Le lendemain, nous avons été répartis dans les autres baraques.

Te souviens-tu de l'énorme " bobard " qui s'est enflé en ce moment ( vers fin février 1944 ? )

Le débarquement avait eu lieu, on citait des faits très précis: Gand venait d'être libéré par les Anglais...  
.etc...

Et puis, après quelques jours, plus rien.

C'était faux, il fallait se rendre à l'évidence .

Mais je crois que c'était grave et même très grave pour le moral de certains.

J'ai vu au moins deux fois, et toi aussi sans doute, le film " La Grande Evasion "

C'était du cinéma d'accord , surtout pour celui qui a connu ESTERWEGEN.

Mais quand on voit le suicide du petit Anglais qui se jette sur les barbelés , j'ai pensé chaque fois à ce fameux " bobard "...

Fin de la 1ère partie.

## Deuxième Partie.

### *Quelques souvenirs épars sur ESTERWEGEN.*

L'Odeur d'ESTERWEGEN, sans doute unique, faite d'un mélange d'émanations des marais, de résineux ( on apercevait un petit bois derrière le mur ), mais surtout de la combustion de la tourbe.

Je l'ai retrouvée exactement la même quelques années plus tard ( en 49 ou 50 ) lors du dernier voyage avec l'Amicale des Anciens d'ESTERWEGEN.

Le bruit ; celui des claquements de nos sabots de bois, trop grands pour la plupart d'entre-nous ( peut-être pas pour MARIUS qui chaussait du 45 ). Ces sabots me rappellent alors ces foutus " fustlap " ou chaussettes russes.

De simples carrés de toile dont il fallait trouver le truc pour s'en envelopper les pieds correctement ; surtout qu'après quelques mois, il y avait beaucoup plus de trous que de toile.

Il faut dire que nous avons gardé le même linge pendant les six mois de notre séjour. Nous avons remis les lambeaux lors de notre départ.

Nous sommes passés à la douche 3 ou 4 fois sur les 6 mois ; l'eau était bien chaude ( il n'y avait qu'à se baisser pour ramasser la tourbe ), nous recevions un minuscule "savon de terre" ; mais après chaque douche, nous devions réenfiler les mêmes lambeaux de chemise et de caleçon pleins de crasse et de vermine.

Les parterres : devant chaque baraque, il y avait un petit carré de terre entretenu par l'un de nous. Je me souviens, à partir de mars, il y avait quelques fleurs, pensées , grosses pâquerettes.

J'ai trouvé cela étrange et incongru dans un tel endroit.

#### Questions linguistiques.

A ESTERWEGEN étaient rassemblés les prisonniers " *N.N.*" de la juridiction militaire allemande " BELGIQUE - NORD de la FRANCE " , c'est à dire qu'il y avait des francophones et des néerlandophones, plus comme toujours , les BRUXELLOIS ( oserais-je les qualifier d'asexués linguistiques ? ).

La quasi totalité des Flamands comprenaient le français, l'inverse n'était évidemment pas vrai.

Il y avait notamment un groupe de la haute bourgeoisie gantoise et anversoise ( gros commerçants, notaires, avocats ) qui parlaient un français très châtié sans accent , meilleur que le nôtre.

Les Français étaient les plus réfractaires aux langues étrangères , encore plus que les Wallons.

D'autre part, il y avait un groupe ( 3 ou 4 ) de paysans limbourgeois qui ne parlaient que leur patois, en fait un " Plattdeutch ". Ils ne comprenaient évidemment pas un traître mot de français et à peine le vrai flamand ; mais ils savaient converser avec certains gardiens allemands dont le patois ressemblait au leur et qui était parlé dans toute cette zone de la frontière germano-hollandaise , du Nord où nous étions au Sud c'est-à-dire le Limbourg.

Lorsque les Allemands devaient nous communiquer quelque chose, l'interprète ( l'un d'entre-nous ) traduisait en français . Un des Flamands ( qui n'avait réellement pas compris ou qui était vexé ) s'exclamait alors " Voor de Vlamingen !

L'interprète s'exécutait parfois, mais bien souvent, il répliquait " Voor de Vlamingen ? Het zelfde !

Te souviens-tu du rituel de la tranche de pain ?

Le 1er. jour après notre arrivée, je n'étais pas au courant, évidemment.

Lorsque la planche portant les tranches de pain est arrivée devant moi, par politesse, j'ai pris la première. Personne n'a rien dit, mais juste après, mon voisin m'a " initié ", m'a fait comprendre que je devais choisir la plus grosse, il y avait un décalage d'une personne par jour et chacun avait son tour.

J'ai vite admis que c'était logique.

Je l'ai encore mieux compris quelques jours plus tard.

FRANZ , qui a toujours été féru de sport, nous réunissait avec quelques jeunes ( en étais-tu ? ) dans le fond de la baraque, du côté des sanitaires, pour pratiquer un peu de culture physique de façon à nous tenir en forme.

Voyant cela, le docteur DEGUELDRE ( et oui ! déjà lui, au fond, il n'allait plus nous quitter ) nous a réunis pour nous expliquer clairement la situation. Il savait le faire très bien.

Il était là bien avant nous et avait étudié notre alimentation : la ration qu'on nous accordait était en dessous de tout. C'était une question de survie. Nous devions cesser nos activités. Il aurait fallu hiberner comme certains animaux ; à défaut, nous ne pouvions que limiter notre dépense physique au strict minimum.

Vers Noël et nouvel an 1944, les Allemands autorisèrent la distribution du tabac récupéré dans nos effets personnels conservés à la " Kamer ". Il n'y en avait pas assez pour en remettre à chacun ; on le distribuait donc par table ( 4 à 5 cigarettes par table ? ) On allumait donc une seule cigarette pour toute la table ( 10 ou 12 hommes ) et chacun y tirait à son tour. Comme je ne fumais pas à l'époque , j'ai tiré une petite bouffée la 1ère fois, puis j'ai laissé mon tour aux autres.

A Noël ( et peut-être aussi au jour de l'an ) nous avons reçu notre diner plus tôt que d'habitude et en même temps, notre ration du soir ( c'est à dire essentiellement une tranche de pain ). Ensuite la baraque était bouclée. Les Allemands voulaient sans doute être tranquille pour faire la noce.

Problème ! Que faire de cette tranche de pain que logiquement nous devons garder pour le soir ? Discussions : il y avait des voleurs, et des rats !

Je vois alors encore nettement l'Abbé BOURGUIGNON intervenir en disant : " Le seul endroit sûr, c'est le garde-manger . " et il se frappait sur le ventre. Là dessus, il avale sa tartine.

Nous l'avons imité à plusieurs ; mais nous avons dû rester sans manger jusqu'au lendemain.

Un des gardiens, je ne sais plus lequel, se promenait toujours avec une tondeuse à main en poche. Lorsqu'il s'apercevait que l'un de nous avait des bouts de cheveux trop longs à son goût, il lui faisait une raie dans le milieu du crâne. A lui de se faire tondre lors du prochain passage du coiffeur. Celui-ci était l'un d'entre nous à qui les gardien remettaient périodiquement un matériel rudimentaire avec lequel il pouvait se déplacer d'une baraque à l'autre.

Nos amis, ceux de notre groupe qui devaient être jugés, ont reçu leur acte d'accusation à ESTERWEGEN. Il les ont traduits et commentés. Le plus affecté semblait être Aimé VERNEIRT ; peut-être avait-il cru au leurre du " compromis " et il craignait maintenant de ne pas en réchapper ( son acte d'accusation mentionnait ses activités dans les Brigades Internationales de la guerre d'Espagne) . Il n'en est pas réchappé ; de tous ceux qui avaient reçu l'acte d'accusation, seul l'Abbé BOURGUIGNON est revenu.

Au moment de la dislocation du camp, tous les prêtres furent rassemblés dans une même baraque ( la 2 ou la 3 ? ), il y en avait quelques dizaines. Il faut dire qu'après les Juifs et les communistes, les prêtres étaient la proie favorite des nazis.

L'Abbé FROIDURE en parle-t-il dans sa brochure, ou bien était-il déjà parti ? Les Allemands craignaient-ils leur influence "pernicieuse ". Quittèrent-ils ensemble ESTERWEGEN ?

Toujours est-il que c'est ainsi que " BOU " fut séparé des autres et qu'il échappa au jugement .

Il avait d'ailleurs d'autres activités dans la résistance ( chez les S.A.S ) ; mais je suppose que la Gestapo n'en savait rien.

Je me suis parfois demandé si sa qualité de prêtre lui aurait épargné l'exécution. Y-a-t-il eu d'autres prêtres condamnés à mort et exécutés ?

J'ai revue l'Abbé plusieurs fois après la guerre quand il revenait en congé, jusqu'à un an avant sa mort vers 1973 . Je ne lui ai jamais posé la question car nous parlions peu de cette période ; nous parlions du présent d'alors : la famille le Vietnam.

Comme c'est étrange, ces souvenirs dramatiques m'en rappellent d'autres d'un tout autre genre. Je revois ( et j'entends ? ) encore LAGNEAU raconter l'histoire du " gigot " Il savait s'y prendre pour tenir son monde en haleine pendant de longues minutes autour d'une description d'ambiance et d'atmosphère ; il savait imaginer et improviser.

Je l'ai entendue plusieurs fois son histoire , mais ce n'était jamais la même, sauf la fin avec l'arrivée du fameux télégramme : " Le gigot vous emm..." !

Je les revois ( et je les entends ? ) encore , LAGNEAU , LECOCQ et les autres entonnant " Les joyeux enfants de la Bourgogne " sans doute pour taquiner l'Abbé BOURGUIGNON, mais celui-ci, ne se laissant pas démonter , entrant dans le jeu en les accompagnant jusqu'au bout : " Je suis fier d'être Bourguignon ".

Début 1944, lorsque les autorités allemandes furent persuadées qu'un nouveau front allait s'ouvrir à l'Ouest, elles donnèrent aux chefs des camps et des prisons les instructions que l'on peut résumer en 2 points:

1 / En cas d'invasion de l'Allemagne, aucun prisonnier N.N. ne pouvait être libéré.

Toutes les dispositions devaient être prises pour les évacuer vers l'arrière.

2 / En cas d'impossibilité, ils devaient être " liquidés ".

Cela bien entendu, nous ne l'avons appris qu'après la guerre.

La dislocation du camp d'ESTERWEGEN fut sans doute, à l'Ouest la première application de ces consignes. ( nous n'étions qu'à quelques dizaines de kilomètres de la Hollande et de la mer du Nord.)

Un an plus tard, nous allions d'ailleurs une 2ième fois subir leurs effets.



Nous avons donc été dispersés par groupes d'une centaine, au hasard, dans des camps ou des prisons.

On parlait beaucoup du camp de SACHSENHAUSEN .

Dans notre convoi , nous étions 4 seulement de notre groupe : FRED, FRANZ, MARIUS et moi ; cela allait nous rapprocher encore davantage.

Nous étions destinés à la prison d'ICHTERSHAUSEN et, d'une certaine façon , je crois que ce fut une chance pour nous ( j'y reviendrai ).

Nous sommes partis en train en avril 1944, au départ de PAPENBOURG, dans un wagon normal accroché en queue d'un train normal, comme pour l'arrivée.

Comme nous sommes arrivés à la prison en pleine journée, que le trajet était assez long et que le train n'était pas rapide, j'en déduis que le voyage a duré deux jours.

Mais où avons nous passé la nuit ? Dans le train sûrement ; peut être dans la gare d'ERFURT . Je me souviens que nous essayions de savoir où nous étions ; mais nous ne traversions pas de grandes villes connues.

Ce n'est qu'en arrivant à ERFURT qu'on s'est retrouvé ; nous savions vaguement que c'était la capitale de la THURINGE, au Nord de la BAVIERE, touchant le Nord-Ouest de la TCHECOSLOVAQUIE.

Nous sommes restés dans le wagon jusqu'à proximité immédiate de la prison en empruntant une petite voie par ARNSTADT, la petite ville la plus proche d'ICHTERSHAUSEN qui n'était qu'un petit village.

Fin de la deuxième partie.

## TROISIEME PARTIE.

### **ICHTERSHAUSEN**

Je revois très nettement notre arrivée dans la grande cour arrière de la prison.

On nous mit sur 3 ou 4 rangs face à un bâtiment isolé, assez récent. A notre droite, un autre bâtiment assez imposant, beaucoup plus ancien que nous allions appeler " le Château " ( encore un ).

Quelques marches menaient à l'entrée du nouveau bâtiment où nous allions " résider " .

En haut de ces marches, un gardien chef énorme, genre Oliver Hardi ( comme corpulence ), à ses côtés, le directeur de la prison, en civil , raide du dos et du cou ( probablement un ancien militaire invalide, avec un peu de classe et la minerve en moins, il pouvait rappeler Eric von Stroheim dans la " Grande Illusion " .

Le directeur resta silencieux.

Le gardien chef nous accueillit en nous informant de toutes les choses " streng verboten " .

Un interprète avait été désigné parmi nous : sinous étions dociles, nous serions correctement traités.

Dans le cas contraire , des sanctions seraient prises , et tout d'abord , la suppression de " *eine grooosse biefsteck* " que nous reçûmes normalement au repas de dimanche midi.

Etant donné la corpulence du gardien chef, son surnom fût trouvé immédiatement : " *Gros biefstek* " .

En fait le fameux " Grooosse biefstek " , se révéla n'être qu'une boulette de viande tout à fait ordinaire, enfin elle contenait sûrement de la viande : de quoi ? et quoi d'autre ?

Au départ d'ESTERWEGEN, nous avons retrouvé nos vêtements civils, nous les avons échangés ici contre la " tenue maison " .

C'était la même qu'à ESTERWEGEN, sauf que les foutues chaussettes russes étaient remplacées par de véritables chaussettes de pays civilisé bien que largement ravaudées. Je ne me souviens plus de nos chaussures ; ce n'était certainement plus ces gros sabots de bois.

D'une façon générale, les conditions sanitaires étaient nettement meilleures et nous pouvions dire que c'était une chance pour nous. La nourriture, en nombre de calories était sans doute pareille, (elle avait été calculée et standardisée ), mais elle paraissait plus saine. Le pain était tout autre que cet aggloméré qui faisait penser à des résidus de malterie.

Il y avait un grand potager dans la prison, nous avons vu des tas de légumes dans la cour ( choux, poireaux ).

Nous passions à la douche toutes les 2 ou 3 semaines et, une douche sur deux, nous recevions une chemise propre soit toutes les 5 à 6 semaines . C'était un luxe comparé à ESTERWEGEN.



Je n'ai plus jamais eu de poux à ICHTERSCHAUSEN. pour les soins médicaux, hélas ce n'était guère mieux. Un infirmier (?) allemand examina mes ulcères aux jambes et y appliqua cette même affreuse pommade brune bonne à tout et les mêmes bandelettes de papier.

J'ai donc abandonné et, comme me l'avait dit le docteur CAPELLIER à ESTERWEGEN, je les ai empêchés de sécher avec des compresses d'eau claire. Peu à peu ils se sont refermés et étaient presque guéris à notre retour en BELGIQUE.

Le climat était infiniment meilleur, nous avons quitté les marais et les tourbières pour une région assez comparable à nos Ardennes. Nous étions, je pense, à une centaine environ et à ma connaissance, un seul est mort pendant cette année.

Il s'agit d'un des frères PLUM ou PLOUME de la région liégeoise, décédé de tuberculose.

Un jour les Allemands l'emportèrent à l'hôpital (?) dirent-ils. Quelques temps après ils annoncèrent son décès à son frère.

Hélas pour plusieurs d'entre-nous, c'était un peu tard ; ils continuaient à tousser et à cracher leurs poumons ( je me souviens des crachats pleins de sang dans les toilettes de la " felsen keller " à PÖSNECK).

Revenons à notre arrivée, au début nous fûmes tous "logés" dans le nouveau bâtiment ( un entre-sol et trois étages, je pense ).

Nous n'y étions pas seul ; un dirigeant communiste de la région y séjournait depuis 1934 ( il a disparu peu après).

Tout en haut au 3ème, étaient enfermés quelques jeunes Juifs ( ceci d'après MARIUS, il faudra lui en parler, car je ne m'en souviens guère ). Il y avait des cellules pour isolés ou pour 3.

Le hasard a voulu que j'échoue seul dans la mienne ; j'allais y rester jusqu'à la fin de l'année. La cellule d'environ 4 m sur moins de 2 m, était " meublée" d'un lit, un châssis métallique rabattable, d'une table également rabattable. La largeur de la cellule, ne permettait pas de les rabattre tous les deux ensemble.

Comme nécessaire ; un schemel ( tabouret en bois ) et le fameux "kübel" ( seau hygiénique ).

Le chauffage, individuel pour chaque cellule, était original et consistait en un pot en fonte à l'intérieur, dans un coin, les ouvertures de chargement et de vidange, dans les couloirs. La cheminée était noyée dans le mur.

En hiver, nous avons eu droit parfois, l'avant-midi, à une paire d'heures de chauffage léger ( charbon, tourbe, bois ? je ne l'ai jamais su). Heureusement l'hiver 44/45 en cette région ne fut pas très rigoureux.

Comme ustensiles, nous disposions d'une petite bassine émaillée servant de gamelle ( et éventuellement pour la toilette ?), un gobelet, une cuillère ( pas de fourchette ni de couteau ; instruments dangereux) et un pot à eau. Nous recevions notre ration d'eau quotidienne. Tout cela était déposé sur une planche dans un coin.

### SEUL EN CELLULE

Quand je me suis retrouvé seul, j'ai d'abord été pris de rage et peut-être de panique, mais cela n'a duré que deux ou trois jours.

On nous a mis au travail. Mais quel travail ! Bête et abrutissant à l'extrême. J'ai enfilé de grosses aiguilles à repriser sur des lamelles en acier pour les envoyer au zinguage. J'ai assemblé des fermoirs de tirettes éclair. Quelle cochonnerie !

A l'aide d'une petite presse à main, j'ai façonné des fermoirs de lampes de poche.

Une parenthèse au sujet de ces lampes de poche ; elles constituaient sans doute la production principale de la prison, tous les stades de la fabrication s'y trouvaient.

Juste après la guerre, j'ai trouvé dans le commerce, ici en BELGIQUE, ces lampes de marque " DAIMON " à trois couleurs ( jaune, verte, rouge ). Il y eut d'ailleurs des procès et des actions contre ces firmes allemandes et tchèques qui avaient réalisés d'énormes profits en utilisant une telle main-d'oeuvre.

Seul en cellule, il ne fallait pas compter sur ce travail pour se distraire. Rien à lire, rien pour écrire, il ne restait plus qu'à penser. La famille, la guerre, le pays ?

Il faut dire que nous, les jeunes célibataires, nous étions sur ce point, favorisés par comparaison aux hommes mariés et pères de famille.

Quel cauchemar cela devait être pour eux, complètement coupés depuis des mois et des années !

Nous, nous avons laissé nos parents, mais au moins sur le plan matériel, ils étaient adultes et ne dépendaient pas de nous.

Il fallait s'organiser, rester calme et trouver quelque chose. L'idée me vint de reconstituer tous mes souvenirs, le plus loin possible. Je venais d'avoir 17 ans, ce n'était pas si lointain !

J'y ai passé des heures innombrables qui ont constitué des semaines et des mois. Une image en entraînait une autre. Il fallait bien la localiser pour la reprendre le lendemain. Je suis remonté jusqu'à mes toutes premières années d'école gardienne.

Il aurait fallu du papier pour noter tout cela. Je compare cette occupation à celle d'un archéologue qui découvre un objet rare enfoui dans le sol. C'est d'abord un indice infime, puis une forme très vague. Elle se précise de plus en plus nettement au fur et à mesure qu'elle se dégage de sa gangue.

Combien de temps cela prend-il ? Des heures ? Des Jours ?

Personne n'en sait rien et ne s'en soucie. Je crois qu'il n'y a qu'un prisonnier solitaire dans le cadre austère de sa cellule qui peut se livrer à ce travail. ( Peut-être aussi un moine? mais cela je n'ai jamais essayé !)

Il faut dire que le temps , dans ces conditions, n'a pas la même signification, la même importance qu'au dehors.

Il est certes ponctué rigoureusement chaque jour par le lever, le déjeuner, la promenade "kübel" , le diner, le souper et le coucher; mais c'est la valeur du temps qui s'écoule entre ces étapes qui est différente.

Je m'égarais parfois dans les jours de la semaine, mais il y avait le dimanche pour s'y retrouver, on ne travaillait pas et il y avait la "groosse biftek " à midi.

Pour les dates et les mois, j'étais complètement dans le cirage.

Tous les jours, quand je sentais que mon esprit se fatiguait sur les fouilles de mes souvenirs, je m'accordais une ou deux récréations.

Comme beaucoup de jeunes à cette époque j'aimais bien les chansons de Charles Trenet.

Je m'amusais donc à reconstituer les airs et les paroles de toutes ses chansons dont je me souvenais. J'y ai consacré des heures innombrables.

Finalement j'ai assez peu pensé à la fin de la guerre et aux projets d'avenir. Je n'ai jamais parlé seul, ni même fredonné les airs que je cherchais. Certains l'ont fait et je pense que cela leur était bénéfique et que ce n'était pas un signe de gâtisme. Cela leur était nécessaire, mais pas à moi.

Nous ne sortions que dix à quinze minutes par jour, pour vider le "kübel" et faire deux fois le tour de la cour.

Nous devions rester écartés les uns des autres de plus ou moins deux mètres, et il était "streng verboten" d'échanger le moindre mot ( nous y réussissions quand même souvent ).

Un jour l'un de nous ( je n'ai jamais su qui ) a réussi au cours d'une promenade, à lancer un bout de papier lesté d'un caillou par dessus le mur d'enceinte.

Ce papier portait les indications signalant où nous étions, et qui nous étions, à faire parvenir en BELGIQUE. Cela n'avait évidemment qu'une chance infime de réussir.

En fait, ce sont les gardiens qui l'ont trouvé ; sans doute faisaient-ils des rondes à l'extérieur. Il s'en suivit une série de fouilles très méticuleuses dans les cellules. Je possédais à ce moment, un bout de mine de crayon de 1 à 2 cm de long. Je l'avais trouvé par hasard dans une boîte d'aiguilles. Je n'en avais conservé que la mine pour la cacher facilement derrière un morceau de mastic détaché de la fenêtre.

Ils ne l'ont pas trouvé mais je n'ai jamais pu m'en servir car je n'ai jamais eu de papier.

## LES GARDIENS D'ICHTERSHAUSEN

Dans l'ensemble, ils étaient moins " vaches " qu'à ESTERWEGEN. Pourtant plusieurs d'entre-eux portaient l'insigne du parti N.S.D.A.P., ce que je ne me souviens pas avoir remarqué à ESTERWEGEN. Il y avait même le petit "Cognac" ( trois étoiles comme l'autre ) qui arborait un insigne d'honneur.

Le plus inoffensif paraissait être un petit vieux ; lui avions-nous donné un surnom ? Je ne m'en souviens pas, mais il me faisait penser à l'acteur français Pierre LARQUEY. Il était assez naïf, et devins la cible préférée du Dr. DEGUELDRE, qui était passé maître dans l'art de lui tirer les vers du nez.

Ici, j'anticipe de quelques mois et me reporte à fin 44 quand nous étions dans le grand dortoir du "château" . quand ce vieux gardiens était de service, il racontait au docteur sa vie quotidienne et c'est ainsi qu'un jour il lui apprit qu'il était très contrarié parce qu'il devait héberger chez lui des réfugiés allemands venant de l'EST !!!

Grande nouvelle pour nous qui ignorions tout du déroulement de la guerre. Cela voulait dire que les RUSSES avaient pénétré déjà très loin en POLOGNE.

Un peu plus tard vers la Noël, il avait bu et semblait ragaillard.

Il raconta au docteur que la Wehrmacht avait une nouvelle arme terrible " un tuyau, comme une buse de poêle, avec lequel ils lançaient des projectiles qui transperçaient les tanks américains ( c'était sa description du " Panzerfaust "). Avec cette arme, ils lançaient une offensive à travers la BELGIQUE pour rejoindre les troupes allemandes à DUNKERQUE.

Tout d'abord, sans perdre son sang-froid, le docteur se moqua de lui : " Tu ( il disait d'ù et non pas sie ) ne vas pas me faire croire que les Allemands vont gagner la guerre avec des buses de poêle ! "

Mais ensuite, quelle affaire quand il nous rapporta la nouvelle !!

Pour nous qui ignorions tout de l'extérieur, cela voulait dire que le débarquement avait eu lieu, la BELGIQUE libérée ; mais nouvelle inquiétude avec cette nouvelle offensive allemande.

Dans les jours qui suivirent, le petit vieux eut à nouveau l'air accablé.

Le docteur DEGUELDRE essaya , mais en vain , de le faire parler.

Les optimistes en conclurent que l'affaire avait mal tourné, c'était vrai, mais nous n'en savions rien.

Nous ne devons plus avoir d'autres nouvelles de la guerre avant le bombardement d'ERFURT, quelques mois plus tard.

Parmi les autres gardiens, en dehors du chef "Groos Bisteck" dont j'ai déjà parlé et qui n'était pas un mauvais diable, il y avait " Moustache ". Je ne suis plus certain que c'était là le surnom que nous lui avions donné. Mais je l'appelle ainsi parce qu'il portait une moustache à la prussienne.

Il s'occupait uniquement des travaux et portait le titre d'"Arbeit Meister". C'était aussi un trois étoiles, et il était omniprésent, un grand tablier enfilé par dessus son uniforme. Il savait crier et tempêter avec parfois un coup ici ou là, mais ce ne devait pas être un mauvais bougre.

Celui qui avait la réputation la plus vache était "doigts-coupés", ainsi surnommé parce qu'il lui manquait 4 doigts à la main droite. Sa spécialité surtout lors des promenades, était de frapper dans le dos avec son trousseau de clés à la moindre incartade. Il portait l'insigne du parti. Et pourtant ...?!

Un jour, il pénétra dans ma cellule. A ce moment j'avais quitté l'école depuis peu, je pouvais comprendre et baraguer quelques phrases simples en flamand, anglais et allemand ( depuis lors comme tout bon Wallon qui se respecte, j'ai presque tout oublié ).

Il me demanda mon âge , ( j'étais le plus jeune à ICHTERSHAUSEN ) , où j'habite.

Il connaissait un peu la BELGIQUE ; à la fin de la guerre 14/18, il y était dans la cavalerie et est resté plusieurs mois à TOURNAI.

Enfin, il me demanda mon métier : dessinateur industriel.

Il eut l'air désolé, m'expliquant qu'on ne saurait pas l'utiliser en prison ( il y a évidemment des professions plus intéressantes, comme tailleur par exemple.)

Il y avait , à notre étage, une cellule aménagée en bureau pour le gardien de service.

Quelques jours plus tard, "Doigts-coupés" vint me chercher, me fit nettoyer le parquet de ce bureau avec un seau d'eau claire et un torchon, ce fut vite fait ; il me donna ensuite une grosse tranche de pain.

Cela se répéta plusieurs fois par la suite.

A la même époque, il me gratifia aussi de rations de soupe supplémentaires, lorsque l'occasion s'en présentait. Après la distribution de la soupe à midi , les bidons vides restaient parfois dans le couloir avant qu'on ne vienne les reprendre, près du bureau en question, donc près de ma cellule.

Un beau jour, ma porte s'ouvre et "Doigts-coupés" pousse du pied un bidon vide dans ma cellule en disant "schnell! schnell!" et en me faisant signe de racler avec la main, ce que je fis en récupérant ainsi une bonne demi-gamelle; et c'était le plus épais ! Cela s'est reproduit plusieurs fois.

Plus tard, dans le dortoir du "château" mes compagnons de captivité m'ont invité plusieurs fois à passer au "rab" tous les jours.

Fin de la troisième partie.

## QUATRIEME PARTIE

### " La Déesse Blonde "

De la fenêtre de la cellule située assez haut, on n'apercevait qu'un coin du ciel.

En grimant sur le "schemel" on pouvait voir jusqu'au mur d'enceinte.

C'était évidemment "streng verboten". Attention à l'"oeil de Moscou", ( c'est ainsi que nous appelions le judas de la porte). Je regardais parfois et n'ai jamais été surpris. Le mur était à 30 ou 40 mètres et entre ce mur et nous, un petit bâtiment qui servait d'atelier de menuiserie.

Des prisonniers allemands y travaillaient et "Moustache" y passait souvent.

Un beau jour, ayant été alerté par un bruit de moteur je vis une remorque arriver, chargée de bois. Cette remorque était tirée par un tracteur, et ce tracteur était conduit par une merveilleuse jeune femme toute auréolée par sa chevelure blonde.

Elle était belle comme une déesse ! Enfin,... je l'ai vue comme ça...

C'est la seule femme que j'aie aperçue durant toute ma captivité. On me fera remarquer par la suite, qu'à PÖESNECK, j'ai rencontré la femme et la fille de ZENGE.

Mais alors, mon statut avait changé, j'étais d'abord prisonnier évadé, et enfin surtout, il n'y avait pas de comparaison possible entre Frau et Fraulein ZENGE et ma déesse blonde d'ICHTERSHAUSEN.

Bravant l'oeil de MOSCOU, je l'ai revue plusieurs fois, mais toujours elle sur son tracteur et moi derrière mes barreaux.

#### LE RITUEL DU COUCHER.

La nuit, nous ne pouvions garder que notre chemise. Le reste soigneusement plié réglementairement, était déposé sur le "schemel" lui-même placé dans le couloir.

Après l'avoir sorti, nous devons nous placer au garde-à-vous sous la fenêtre et dire: "Alles in ordnung"

Nous devons être beaux ainsi, en liquette. ( Quel dommage qu'on n'ait pu prendre de photo ).

Une cellule voisine de la mienne était occupée par un vieux Français gouaillieur qui ne prétendait pas prononcer un mot d'allemand. Les premiers jours, cela à fait toute une histoire.

L'interprète venait chaque fois s'expliquer avec lui et les gardiens.

Finalement ces derniers ont admis qu'il se place sous la fenêtre en disant " Tout va bien ".

Je crois que les deux parties étaient satisfaites. Le Français parce qu'il n'avait pas cédé et les Allemands parce qu'ils avaient démontré que ce n'était qu'un " Untermensch" incapable de prononcer quelques mots dans la langue de la race des seigneurs.

#### HISTOIRE DE PAPIER TOILETTE

Mais oui ! Pourquoi pas ? Si l'Histoire est faite de grands évènements, l'histoire qui est le but de ces quelques notes, est faite d'un grand nombre de petites choses, donc pourquoi pas de papier toilette.

A ESTERWEGEN, aussi étrange que cela puisse paraître pour un endroit pareil, nous recevions des rouleaux de papier.

Ce n'était pas du double épaisseur extra-doux ! Il était assez raide, plutôt lisse, de couleur beige très claire ce qui veut dire qu'il convenait très bien pour écrire. Une partie était donc réservée à son usage normal et l'autre partie aux écritures.

Les chefs de baraque notaient le journal du camp ( décès, évènements principaux, etc...). D'autres, des obsédés de nourriture, y copiaient des recettes culinaires qu'ils glanaient auprès de spécialistes.

Il y avait dans chaque baraque un de ces "clubs de cuisine", et ils arrivaient à communiquer entre-eux.

Je suppose que les bouts de crayon provenaient dfe la "Kamer" par l'intermédiaire de Monsieur SUCRE. A ma connaissance, aucun de ces papiers n'a eu la possibilité de rentrer en BELGIQUE.

A ICHTERSHAUSEN, c'est un des rares points où nous étions moins bien lotis. Nous recevions des feuilles de journaux coupés en quatre ou en huit. Ils étaient vieux d'un an ou deux et ne présentaient plus d'intérêt pour les nouvelles extérieures.

J'ai repéré quelques morceaux du "VÖLKISCHER BEOBACHTER", le journal du N.S.D.A.P., mais surtout de l' "ARNSTADTER ANZEIGER", le journal régional ( ARNSTADT était la petite ville voisine).

J'y ai vu parfois la nécrologie des soldats " Gefallen für Führer und Vaterland ".

Les distributions de ces feuilles étaient irrégulières et parcimonieuses; je me suis vu plusieurs fois obligé d'utiliser des morceaux à peine grands comme deux anciens tickets de tram.

Ca posait des problèmes ! Problèmes mineurs, direz-vous. Oui, d'accord.

Vers la fin 1944, il y eut des changements dans les travaux et les cellules. Je me retrouvai avec mon frère MARIUS et, je pense, avec Georges BODART de LOUVEGNEE, un petit vieux charmant, que j'ai revu après la guerre chez lui ( Il est décédé vers 1949 ou 1950 ).

Je travaillais dans un atelier aménagé au sous-sol où il y avait des machines-outils.

Je crois que MARIUS y a travaillé sur un tour. Un prisonnier allemand y venait travailler sur une rectifieuse. Politique ou droit commun ? Il était muet comme une carpe, ayant sans doute reçu des consignes très strictes à notre sujet.

Il y avait un gardien présent en permanence. Nous y fabriquions des rondelles d'acier de plus ou moins 5 mm d'épaisseur, de 20 à 25 mm de diamètre extérieur avec un trou central, l'extérieur et l'intérieur étaient filetés( filet gauche et filet droit ) Il paraît qu'elles étaient destinées à des grenades.

Un officier de la Wehrmacht venait parfois en inspection avec l'inévitable "Moustache" .

La première opération consistait à faire passer les rondelles venant brutes de l'extérieur, dans une grosse presse électrique. Moi, j'intervenais tout à la fin pour vérifier les rondelles finies. Je vissais les rondelles sur une sorte de tampon, et avec une jauge d'épaisseur, je vérifiais si elles étaient bien d'équerre ou si elles étaient " Schief " ( de travers ) ; dans ce cas elles allaient à la corbeille des rebuts.

MARIUS me dit qu'on y travaillait en deux équipes, 24h sur 24, mais je ne m'en souviens pas.

Un jour, le préposé à la presse, un jeune Flamand, eut l'idée de placer une rondelle de travers entre les deux parties de la matrice. Il escamota la rondelle écrasée dans un " kubel ". Le résultat fut de dérégler les deux parties de la matrice et , lorsque les rondelles arrivèrent chez moi, il y en avait au moins la moitié au rebut. Quand "Moustache" s'en aperçut, quelle affaire !

Il arrête toute la fabrication, avec un mécanicien, il règle toutes les machines et on recommence avec le même résultat, mais plus moyen de régler la presse.

L'officier de la Wehrmacht est revenu avec " Moustache " et on a arrêté la fabrication.

Nous n'avons jamais entendu parler de sabotage, mais "Moustache" a dû en prendre pour son grade.

Quelques jours plus tard, nous étions transférés à quelques-uns dans un grand dortoir du "château".

Tu y étais aussi "FRED" , mais pas MARIUS ni FRANZ.

Nous y travaillions dans un larges couloir voisin du dortoir, aux lampes de poche et plus tard à des filets de camouflage pour les casques, toujours sous la direction de l'omniprésent " Moustache ".

C'est durant cette période que les firmes pour lesquelles nous travaillions nous ont offert en "prime" du tabac à chiquer. J'y ai goûté. Quelle horreur !! C'était du papier imprégné de jus de tabac, mais quelques uns d'entre nous s'en contentaient.

Depuis la Noël 44, nous ne savions plus rien de la guerre. Fin mars, début avril 45, grand branle-bas, nous partons. Il est question d'une prison dont j'ai oublié le nom , dans le centre , non loin de BERLIN.

( Ndlr. : WOLFENBUTEL ). Nous rentrons nos tenues de prisonniers et nous retrouvons nos habits civils qui nous ont suivis.

Je ne me souviens plus comment nous avons gagné la gare d'ERFURT, mais je nous revois dans notre wagon, un wagon ordinaire, avec nos gardiens, sur une voie de garage de la gare surplombant les rues du quartier.

Juste à côté de nous un train militaire avec des blindés, des canons, des mitrailleuses anti-aériennes avec leurs servants ne nous inspiraient pas confiance, c'était un voisinage malsain.

Nous avons attendu des heures.

Vers le soir, après s'être fait un peu prier, notre ami Français Hyppolite AVOINE nous a chanté " Ma chapelle au clair de lune. Avec un nom pareil , il avait une voix d'or ( dans le genre Tino ROSSI).

Les gardiens le regardaient et écoutaient, ahuris.

Il avait terminé de quelques minutes quand retentirent les trois coups de sirène de la pré-alerte

L'alerte n'a jamais été sonnée ( ils n'en ont pas eu le temps; nous en avons eu l'explication plus tard).

Immédiatement, deux avions lancent les fusées éclairantes, prélude à la première vague de bombardement. Je vois une bombe éclater sur un carrefour voisin, ce devait être un petit calibre.

Les servants des mitrailleuses disparaissent. Ouf ! Ils n'auraient d'ailleurs rien pu faire, c'était un bombardement en tapis par des avions beaucoup trop hauts.

Nos gardiens qui avaient vu détalier les servants des mitrailleuses, ne songeaient eux aussi qu'à sauver leur peau, mais ils ne pouvaient nous abandonner.

Après la première vague, pendant l'accalmie, ils ont la bonne idée de nous emmener avec eux dans un des souterrains passant sous les voies; c'est un bon abri.

Ils forment autour de nous un "cordon sanitaire" pour tenter de nous isoler de la foule hétéroclite qui envahit l'abri.

Ce cordon est un peu lâche et nous pouvons échanger quelques mots avec un travailleur déporté français qui nous apprend que les Américains sont à 50 km de là.

Voilà l'explication de l'absence d'alerte et voilà une bonne nouvelle.

Bonne nouvelle toute relative, car pour l'heure nous sommes sous les bombes.

Quand je dis pour l'heure, c'est façon de parler car le bombardement dura toute la nuit en vagues successives.

Nous entendons tout sauter au dessus de nous, le béton devait être bon et les bombes pas trop grosses, nous sentons les souffles d'air des explosions.

Je revois une femme, étrangère sans doute, assise sur le sol avec un tout petit enfant qui pleurait. La femme hurlait à chaque explosion un peu forte.

Un shupo s'est approché pour la faire taire, rien à faire, elle hurlait de plus belle. Pour qu'elle ne sème pas la panique, il l'a frappée jusqu'à l'assommer.

Personne ne semblait impressionné par ce spectacle; cela était sans doute devenu banal dans l'Allemagne de la débacle.

Le bombardement s'est arrêté au petit jour et, nous sommes remontés pour sortir de la gare.

Toutes les voies étaient en l'air, la moitié de la ville détruite, seul le bâtiment de la gare était à peu près intact.

Si j'insiste là dessus, c'est que c'est tout à fait comparable au bombardement de SAINT-GHISLAIN le 15 mai 1944.

Il faut préciser qu'ERFURT était une ville dix fois plus grande et plus peuplée que SAINT-GHISLAIN, ce qui donne une idée de l'intensité et de la durée du bombardement.

Plus question de nous faire partir. Après conciliabule ou instructions reçues, les gardiens nous ramènent à ICHTERSHAUSEN.

A pied !

Au départ, nous avons reçu des sacs avec notre ration de pain pour deux jours.

Ces sacs devaient être ramenés; mais rien pour les porter.

Les gardiens distribuèrent toutes les rations à chacun avec mission de les rendre à l'arrivée.

Quelle blague !! deux heures après, tout le pain était dans le " garde-manger ".

C'était du pain sec ; nous avons très soif, d'autant plus qu'il faisait assez chaud.

Des patrouilles de soldats ratissaient les campagnes à la recherche d'indices de parachutages.

Nous avons vaguement parlé d'évasion ; mais les Américains étaient à 50 kilomètres de là et, comme nous retournions à ICHTERSHAUSEN , nous avons décidé qu'il était plus sage de les attendre là.

A l'arrivée, plus personne n'a reparlé des fameux pains ; nous avons retrouvé nos tenues de prisonniers et notre travail , comme si l'aventure d'ERFURT n'avait été qu'une parenthèse...

Fin de la 4ème. partie.

## CINQUIEME PARTIE

### LA QUERELLE DES PESSIMISTES ET DES OPTIMISTES

Quelques jours plus tard ( au maximum une semaine ? ), dans l'après-midi nous entendons un grondement sourd. " C'est le canon " s'écrièrent certains. " ou l'orage " répliquèrent d'autres.

Puis, plus rien . Le lendemain vers la même heure, même scénario.

Ce ne peut plus être l'orage. C'est le canon des Américains , certains " spécialistes " ( ? ) ne s'y trompent pas. " Pas si vite " répliquent les autres. " C'est probablement un polygone d'essai d'artillerie ".

Ils n'en finissent pas de discuter là-dessus. Je suis du côté des optimistes car il faut bien reconnaître que des essais d'artillerie sont ridicules dans cette phase de la guerre.

Le chef de file des pessimistes est un vieux Liègeois uni-jambiste ( FRANCOIS ) un brave type gouaillieur, mais têtu comme une mule; il était du " D'ju d'là " et disait avoir été Président de la République Libre d'Outre-Meuse en son temps.

Mon impression est que les pessimistes avaient cette attitude absurde pour se prémunir contre une déception ; il y en avait déjà eu tant !

Enfin, dans l'après-midi de ce jour ( ou du lendemain ? ) un obus passant en sifflant au dessus de la prison mit les pessimiste K.O. Un obus, un seul ; on ne comprenait pas ; à tel point qu'un loustic prétendit que c'était peut-être une erreur lors des tirs d'essai.

En fait, c'était un tir de réglage. Nous l'avons compris lorsque, la nuit venue, le bombardement d'artillerie a commencé.

Les obus passaient au dessus du village pour atteindre un noeud d'autoroute quelques kilomètres plus loin. Les gardiens nous ont prévenus qu'il n'y avait pas de danger ; mais nous ont fait déménager dans le couloir qui était plus sûr.

Le bombardement dura une bonne partie de la nuit. Le lendemain matin, les gardiens arrivent à l'heure habituelle et nous informent que les chars américains passent sur l'autoroute à 4 ou 5 km de là.

Ils nous accordent une promenade d'une heure pendant laquelle nous pouvons parler et piller un tas de poireaux dans la cour . En descendant l'escalier intérieur du " château " nous remarquons qu'un portrait d'Hitler sur le palier a disparu.

D'une autre cour voisine s'élèvent des fumées et des papiers carbonisés, sans doute des archives dont ils se débarrassent.

Cette fois, les optimistes triomphent, c'est la fin ! Et pourtant ! Si nous avions su... les pessimistes auraient pu pavoiser, car nous n'étions pas au bout de nos peines.

Les chars américains constituaient l'avant-garde de la 3ème armée du Général PATTON.

Ils fonçaient à la rencontre des RUSSES, mais n'occupaient pas le terrain.

Après deux ou trois jours d'attente fébrile, ce ne sont pas les Américains qui sont arrivés, mais les camions de la Wehrmacht.

Au matin, en hâte, nous avons une nouvelle fois changé de tenue pour retrouver nos habits civils et on nous embarque.

- Pour retrouver la date, je calculerais comme ceci, nous avons été libérés le 15 avril ; en décomptant, nous avons passé 2 nuits dans la grange , une nuit à la ferme , deux nuits à la Felsenkeller de PÖSNECK, une nuit à RUDOLFSTADT, soit six nuits ce qui nous ramène au 9 avril . Mais je ne suis rigoureusement certain de ces six nuits. -

Les camions nous amènent à STADHILM dans la cour d'une usine à tabac. Cette cour est sinistre , entourée d'un haut mur et d'un bâtiment à plusieurs étages.

Que veulent-ils faire de nous ? Pourquoi ne pas avoir attendu que les Américains arrivent ?

Nous n'avions pas connaissance des ordres d'évacuation dont j'ai déjà parlé, mais il est évident que ce départ n'était pas pour notre bien. Nous étions très inquiets.

C'est alors dans cette cour, que j'ai été pris d'une peur panique qui m'a paralysé.

Je me suis dit : " Ca y est, ils vont nous abattre ".

Cela n'a duré qu'un très court instant , peut-être quelques secondes.

J'ai alors vu la grille qui nous séparait de la rue assez animée ; des enfants nous regardaient, ce n'était pas l'endroit pour faire "ça".

Quelques-uns d'entre-nous sont entrés dans l'usine et ont fait main basse sur des feuilles de tabac. C'était du tabac blond très léger, on a pu y goûter en cours de route dans des cigarettes ( des boudins en papier) ou des pipes improvisées. J'en ai pris pour couper la faim.

L'évacuation s'est faite plein EST, suivant l'axe général ERFURT-PRAGUE , par STADHILM , RUDOLSTADT, PÖSNECK . Nous quatre n'avons finalement marché que deux jours jusqu'à PÖSNECK , notre terminus situé à vol d'oiseau, à une cinquantaine de Km de la frontière Tchèque. Je pense que nous aurions parcouru 40 à 50 km à pied sur les deux jours.

A STADHILM, dans la cour de l'usine, nous avons été pris en charge par nos deux " anges gardiens " qui ne nous ont plus quittés ( sauf à PÖSNECK ) et un groupe de " Volksturm " .

Je crois que ces " anges gardiens " étaient des feldgendarmes et non des S.S.

En effet, à ce moment , ces derniers ne se montraient plus en public ; mais cela , nous l'ignorions.

Les quelques " jusqu'au boutistes " essayaient de gagner BERLIN ou les montagnes de BAVIERE pour les ultimes combats ; mais la majorité d'entre-eux se camouflaient et disparaissaient dans la nature.

Les deux nôtres portaient un colis avec nos " objets de valeur " qui nous avaient été enlevés à SAINT-GILLES et qui nous suivaient depuis lors.

Après PÖSNEK , tout a disparu définitivement.

A partir de STADHILM, tout le trajet s'est fait à pied.

Les volksturm, une dizaine, se relayaient une fois par jour.

C'étaient tous des vieux avec d'antiques fusils, parfois aussi un ou deux tout jeunes.

Le matin nous recevions un bol de jus indéfinissable , tiède , avec une tranche de pain. Durant la journée, nous ne recevions rien, et un bol de soupe le soir.

Le temps était pour nous durant toute cette période, y compris le retour d'ERFURT, jusqu'à notre rentrée en BELGIQUE, il a été magnifique, ni trop chaud ni trop froid. S'il a plu , ce fut tellement peu que je ne m'en souviens plus.

La marche n'était pas tellement " forcée". Il y avait d'ailleurs des vieux et des éclopés parmi nous. MARIUS souffrait d'un genoux et s'appuyait alternativement sur l'un de nous.

A ce propos, lors d'un relais de volksturm, sur la place d'un petit village , leur chef , voyant notre état , retarde notre départ , malgré l'opposition des " anges gardiens " , pour faire venir une petite charrette tirée par un boeuf. On y fit monter les plus handicapés . MARIUS y trouva place un moment.

Je l'ai déjà dit , nous étions très inquiets , s'ils nous évacuaient ainsi, c'est qu'ils avaient de mauvaises idées derrière la tête.

En fait de dangers et par ordre d'importance , tels que nous les voyions et imaginions alors, il y avait:

- 1/ Les S.S. et un massacre . Ce n'étaient pas les "anges gardiens " et les volksturm qui pouvaient faire " ça ". Mais ou bien nous allons être rattrappés par les AMERICAINS , ou bien nous allons rencontrer les RUSSES. Qu'arriverait - t il alors ?

En fait, ce danger était plus imaginaire que réel , les S.S. n'existant pratiquement plus ; mais encore une fois nous l'ignorions.

Je crois finalement que tous, directeur de prison , police militaire et municipalité de PÖSNECK , appliquaient d'anciennes directives pour l'évacuation des prisonniers N.N. , afin de ne pas nous avoir sur les bras lors de l'arrivée des troupes alliées.

Nous étions pour eux une " marchandise " encombrante et compromettante.

- 2/ Un autre danger venait de l'aviation américaine . Omniprésente , elle bombardait et mitraillait tout ce qui bougeait. Nous empruntions de petites routes secondaires.

- 3/ Enfin, il y avait la faim et la maladie . Pour nous les jeunes, ça tiendrait bien encore un moment ; mais pour les éclopés , les vieux , ceux qui crachaient leurs poumons ; combien de temps ?

MARIUS me rapporte que pendant ces deux jours, d'autres groupes de prisonniers nous auraient rejoints , puis quittés. Je ne m'en souviens pas.

En arrivant à RUDOLSTADT , 1ère étape , en fin de journée , nous n'avions pu entrer en ville. Un bombardement se terminait ; il fallut attendre la fin de l'alerte.

L'image est restée très nette en ma mémoire. Nous nous sommes assis au bord de la route qui surplombait la localité. Les environs étaient boisés avec quelques maisons isolées. Un petit sentier s'enfonçait dans les taillis. C'était tentant voir même provoquant ; on ne pouvait penser qu'à l'évasion.



En ce qui me concerne , ce fut la première fois ( après ERFURT ) que nous en avons parlé sérieusement. Je dis nous c'est-à-dire, le docteur DEGUELDRE et plusieurs de nous quatre, en tout cas j'y étais. Le docteur n'était pas contre , mais il nous mit en garde contre la loi martiale. C'était dangereux de partir à l'aventure sans avoir une " bonne planque " .

Il avait raison ; nous avons décidé de ne le faire que dans de bonnes conditions. Nous le préviendrions dans la mesure du possible. En ce qui le concernait, il considérait devoir rester avec le groupe.

A RUDOLSTADT, nous avons dormi dans ce que je crois être un garage d'une caserne déserte. A même le béton ! Et j'ai dormi ! Evidemment à notre âge !

Le lendemain , après les relais habituels des Volksturms, nous arrivons à PÖSNECK en fin de journée. Nous sommes remis aux mains de la police locale qui nous loge à la "Felsenkeller" , un bâtiment en bois, sans doute une ancienne salle de spectacle ou un cabaret.

Nous accaparons pour nous quatre un petit local à droite en entrant.

Derrière le bâtiment , il y a des rochers d'où le nom de "Felsen" et un étang profond ( sans doute une ancienne carrière ) où j'ai pris à la main des écrevisses ; mais elles sont trop petites pour être mangées.

PÖSNECK que nous avons découvert plus tard, est une petite ville semi-industrielle ( deux ou trois petites usines de textile ou brasserie ) et semi-agricole ( quelques fermes à la périphérie ); assez peu de commerce.

Elle est traversée par la route venant d'ERFURT-RUDOLSTADT vers PRAGUE qui en constitue la rue principale où débouchent quelques rues transversales, dont une mène à la place avec l'administration communale.

Ce jour là au soir ( ou le lendemain matin ?), un démineur de la Wehrmacht avec le " Strassmeister et des policiers est venu demander des équipes pour déterrer les bombes non explosées.

La ville semblait avoir subi des bombardements les jours précédents.

Cela nous a intéressés , toujours en vue d'une évasion.

Le premier jour, MARIUS n'est pas venu à cause de son genou.

D'après lui, en tout, nous devons être 6 ou 7.

Les deux journées qui vont se dérouler alors sont les moments clés qui ont déterminé la fin de la guerre et notre retour rapide et privilégié en BELGIQUE.

Non seulement pour nous quatre directement , mais indirectement pour une cinquantaine de personnes.

J'aurais bien voulu reconstituer complètement en détail, mais je n'y arrive pas. Je suis comme devant un puzzle dont il manque des pièces.

Je peux les résumer ainsi : en creusant nos trous, nous avons rencontré un fermier, ancien enseignant anti-nazi. La surveillance des policiers locaux étant très relâchée, nous avons pu nous évader et nous réfugier à quatre chez lui.

C'est un peu court et je vais essayer de donner quelques détails tels que je crois m'en souvenir.

Le premier jour, à trois ( FRANZ , toi et moi ), nous avons attaqué notre premier trou à l'entrée de la ferme ZENGE , n° 11, JUDEWEINER STRASSE.

Le démineur était arrivé avec une longue tige de fer qu'il avait enfoncée dans un trou à peine plus grand qu'un trou de rat en déclarant qu'il y avait là une bombe.

Il avait une tête d'abruti un peu arriéré et ne m'inspirait pas confiance pour un métier pareil.

Nous avons une pioche et une pelle. Je nous revois dans le trou, alternativement FRANZ et moi , pendant que tu bavardais d'abord avec notre gardien, ensuite avec Herr ZENGE.

Au fond, tu te la coulais douce pendant que FRANZ et moi trimions dans notre trou.

Non ! Je te taquine et j'exagère !

Tout d'abord, tu as creusé avec nous, et ensuite nous faisons cela à notre aise. Les conversations que tu avais étaient plus importantes que ce foutu trou dont tout le monde se fichait pas mal, à commencer par le gardien qui se tenait à distance respectueuse.

Sans ta connaissance de l'allemand, notre évasion eut été beaucoup plus difficile, sinon compromise.

Par hasard ( ?? ) ces deux premières personnes se révélèrent être des anti-nazis. C'est étonnant comme on découvrirait des Allemands anti-nazis au fur et à mesure de l'avance des armées alliées.

Attention que ces mots un peu rosses n'enlèvent rien au mérite de la famille ZENGE qui a risqué gros en nous hébergeant.

Le gardien se déclara communiste. Après tout ce fut peut être bien possible , avant 1933.

Herr ZENGE était un ancien professeur de gymnasium ( correspondant à nos athénées ) , licencié en 1934 , ayant refusé d'adhérer au parti nazi. Il avait alors exploité la ferme appartenant à sa femme.

Ils avaient un fils, vétérinaire, lieutenant dans la Wehrmacht, porté disparu sur le front de l'Est depuis 1942 ( il n'est jamais revenu ) et une fille qui vivait avec eux.

A midi, nous avons mangé dans une cantine , genre soupe populaire. C'était la meilleure soupe que nous ayons mangée depuis notre arrestation.

Dans l'après-midi, le trou s'approfondissait , mais toujours pas de bombe. Nous commençons à croire que le démineur s'était gourré quand soudain " Bing ", un coup de pioche rend un son métallique.

Nous regardons de plus près et on trouve une petite plaquette avec un fin câble d'acier assez court qui nous conduit aux ailettes de la bombe. On en reste là, la suite ne nous regarde pas !

A la fin de la journée , avant de reporter nos outils au dépôt , je me revois ( sans doute avec vous deux ) dans la cour de la ferme . Un ouvrier polonais revient d'avoir été donner à manger aux bêtes ; dans le fond d'un seau , il reste quelques déchets de grosses pommes de terre blanche à la peau éclatée, des " schweinkartoffel " .

Je lui fais un signe interrogatif en lui montrant le seau ; il me répond oui de la tête et nous faisons un sort à ces pommes de terre. A ce moment , arrivent Frau et Fraulein ZENGE qui semblent bouleversées.

Evidemment à la ferme , elles n'ont aucune idée de ce qu'est la faim. Elles vont nous chercher du lait et des oeufs. Ca fait des années que nous n'en avons pas vus et surtout mangés.

Je me souviens avoir gobé deux oeufs frais. j'en ai attrapé une mini-crise de foie. A notre retour à la "Felsenkeller " le docteur DEGUELDRE m'a dit que ce n'était pas grave , mais de faire attention à la réadaptation à une nourriture normale.

Nous avons à discuter de choses plus importantes. Toutes les conditions d'une "bonne évasion" semblaient réunies , notamment la bonne planque , c'est à dire la ferme ZENGE.

Le docteur ne semblait pas convaincu de son opportunité. Pourquoi prendre des risques alors que les Américains étaient à 20 km de là et que nous n'étions plus qu'aux mains de la police locale qui ne semblait pas animée de mauvaises intentions à notre égard ?

Oui , mais s'ils nous refaisaient le coup d'ICHTERSHAUSEN . en ce qui nous concerne , je crois que plus rien n'aurait pu nous retenir . Sans doute notre jeune âge un peu aventureux et aussi le désir d'évasion qui est un instinct naturel chez tout prisonnier normalement constitué.

Demain nous nous évadons en nous réfugiant à la ferme. Nous prévenons le docteur et lui donnons l'adresse. MARIUS doit venir avec nous malgré son genou, qui va mieux d'ailleurs.

Cette deuxième journée est plus nébuleuse encore dans mes souvenirs. J'ai dû commencer un deuxième trou ( avec qui ? ).

Il y a eu alerte. Amené dans un abri, je n'y suis pas descendu ; le couloir avait deux issues et je suis ressorti par l'autre côté après avoir abandonné ma pelle. Me suis-je évadé à ce moment ? Je ne sais plus ; de même que je ne me revois pas arrivant à la ferme.

MARIUS m'a dit qu'il s'est évadé en fin de journée en ramenant ses outils au dépôt. Ne connaissant pas la ferme, il ne pouvait pas être seul. Nous sommes-nous évadés à quatre à ce moment ?

Mais alors pourquoi n'étais-je pas descendu à l'abri lors de l'alerte ? Tu devais être le premier ou l'un des premiers à arriver à la ferme pour expliquer la situation à Herr ZENGE. Tu nous as dit qu'il n'avait pas ou à peine hésité à nous accueillir.

Enfin ce qui est certain, et c'est l'essentiel, c'est qu'en fin de journée, nous étions tous les quatre et rien que nous quatre à la ferme.

Nous y avons passé la nuit dans la paille, au dessus des bêtes, à droite de la cour ( c'est la partie représentée sur le croquis de DARIMONT ).

Le fermier ne pouvait nous garder là, c'était trop dangereux pour tous. Le lendemain matin, il nous a conduits dans une de ses granges, à l'extérieur de la ville. Il a pris les devants, seul , et nous l'avons suivi à distance, deux à deux.

C'était une grande grange à deux ou trois niveaux; nous sommes montés sous les tuiles. Il y faisait chaud le jour et frisquet la nuit. Nous ne pouvions nous montrer sous aucun prétexte ; il y avait quelques maisons à proximité.

Je pense que nous y avons passé deux nuits, ( trois maximum ).

Herr ZENGE venait nous apporter chaque jour un grand seau de lait tout frais et entier, sortant du pis de la vache et un énorme pain, du vrai pain complet.

Je vois encore sa tête quand il nous a surpris en train de trier et de manger les grains de blé éparpillés dans la paille. Il ne comprenait pas que nous avions encore faim.

MARIUS me raconte qu'il a vu par la lucarne, un soldat allemand briser son fusil et le jeter dans un ruisseau tout proche et revêtir ensuite un costume civil. C'était une manifestation de la débacle.

Une petite anecdote : nous faisons nos besoins sur un peu de paille et, la nuit venue, nous lançons le paquet à l'aide d'une fourche, par la fenêtre, dans la prairie voisine en passant au dessus d'un sentier qui longeait la grange.

Il y avait un arbre juste à côté de la lucarne et lors d'une de ces opérations, mon paquet est resté accroché dans les branches. Zut ! si quelqu'un remarque cet étrange colis en passant, il peut se demander comment il se trouve là ; et s'il comprend gare à nous !

J'ai réussi à le faire tomber en lançant des bouts de bois.

Le 14 AVRIL , Herr ZENGE est venu nous ravitailler beaucoup plus tard que d'habitude, en début de soirée. Il avait attendu pour avoir plus d'informations.

Les AMERICAINS étaient à 4 ou 5 kilomètres de là. Ils arriveraient sans doute demain.

La ville était vidée de tous les militaires et nazis.

Enfin , ce matin , nos compagnons étaient partis , emmenés par nos deux "anges-gardiens" et des Volksturm. La marche recommençait pour eux .

Comme nous avons eu raison de nous évader !

Herr ZENGE nous recommande de ne pas bouger, il viendrait nous chercher dès que les AMERICAINS seraient là.

Dès que la nuit fut tombée , l'artillerie entra en action.

Même scénario qu'à ICHTERSHAUSEN ; les obus passaient en sifflant au dessus de la ville pour bombarder au-delà, sans doute une gare ou un croisement de routes .

Nous sommes descendus au rez-de-chaussée.

Le tir n'était pas très nourri et j'ai noté que pas mal d'obus n'explosaient pas.

Je me suis fait la réflexion que c'était la fin et que les AMERICAINS liquidaient un vieux stock de munitions.

Cela a duré toute la nuit ; dès que le ciel a pâli , les canons se sont tus.

C'était la fin !

Un coq a chanté ; j'ai ressenti cela comme le symbole de notre libération.

Nous ne tenions plus en place d'impatience.

Assez tard dans l'après-midi , toujours pas de Herr ZENGE !

Enfreignant ses consignes , FRANZ m'a rapporté qu'il était parti aux nouvelles.

Mais tu as sans doute dû partir avec lui, car peu après , ayant sans doute remarqué notre manège, un Allemand , un civil , habitant à proximité est venu voir ce qui se passait dans cette grange et c'est moi qui ai dû expliquer tant bien que mal que nous étions des ouvriers que Herr ZENGE avait chargé de travaux de nettoyage.

Comme nous semblions connaître le fermier , il a paru rassuré et est parti sans insister.

Je ne sais plus si vous êtes revenus nous chercher , MARIUS et moi ou si nous sommes allés vous retrouver à la ferme.

Ce qui est certain , c'est qu'en début d'après-midi , nous étions tous les quatre dans la rue principale à attendre l'arrivée des AMERICAINS .

La ville était complètement morte et déserte , toutes portes et volets fermés...

Fin de la cinquième partie.

## Sixième partie.

### LES AMERICAINS ARRIVENT...

J'étais assis sur le trottoir, dos au mur, quand nous avons vu arriver un petit véhicule bizarre, un seul, avec une grande étoile blanche sur le capot, complètement découvert, avec une mitrailleuse montée à l'arrière.

La jeep, comme nous avons appris plus tard que cela s'appelait, était occupée par deux soldats.

Quand nous sommes arrivés, elle s'est arrêtée. Nous n'étions que quatre prisonniers libérés pour accueillir ces deux soldats, le 15 AVRIL 1945 vers 13 ou 14 heure à PÖSNECK.

Ce n'était certes pas une entrée triomphale comme en avait connue la BELGIQUE en septembre 44. D'autant moins triomphale que ces deux soldats étaient pleins comme des Polonais. Tout ce que nous avons compris dans leur charabia était " cognac " et " schņaps ". Ils ont poursuivi leur chemin.

Un peu plus tard, un charroi plus important est arrivé et s'est installé dans la ville. D'un infirmier conduisant une ambulance, nous avons reçu des pansements pour nos jambes et nos pieds.

La suite est plus confuse dans mes souvenirs. Il est possible que le docteur DEGUELDRE avec quelques compagnons soit déjà revenu ce jour là, à PÖSNECK ( ou alors le lendemain ?).

Après leur départ le 14, leur convoi avait été mitraillé par les avions américains, heureusement sans faire de victime . Après s'être dispersés, puis regroupés, ils se sont aperçus que les gardiens avaient disparus. Etait-ce le 14 ou le 15 ?

Le docteur DEGUELDRE qui se doutait où nous étions a proposé de venir nous retrouver à PÖSNECK Par petits groupes et sur deux jours de temps, environ la moitié de nos compagnons nous ont rejoints.

Que sont devenus les autres ? Comment sont-ils rentrés ? Je crois que nous ne l'avons jamais su.

Nous étions dans une situation fort délicate; en tenue civile, lâchés dans la nature et sans aucun papier. Heureusement, l'administration communale de PÖSNECK reconnut, devant les AMERICAINS que nous étions des prisonniers politiques qui avaient été confiés ( par qui ? ) à la garde de sa police.

Il y avait trois parties en cause: nous, représentés par le docteur DEGUELDRE qui parlait l'allemand et l'anglais ( je pense que tu as dû intervenir à certains moments, vous étiez probablement les deux seuls à parler allemand ).

L'administration et la police de PÖSNECK ( ceux qui n'étaient pas ou prétendaient ne pas être nazis et qui étaient restés sur place ) et enfin les AMERICAINS.

Ces derniers étaient des troupes combattantes. Les services d'administration arriveraient plus tard ( sont-ils d'ailleurs jamais arrivés, puisque cette zone a été occupée par les RUSSES à partir de juillet ?).

Ils ne pouvaient pas nous prendre en charge et obligèrent les Allemands à nous héberger et nous nourrir.

Je crois que nous avons passé à quelques-uns la nuit du 15 au 16 à la ferme ZENGE. C'est probablement le lendemain que nous nous sommes retrouvés à une dizaine autour d'une table pour un diner offert par la famille ZENGE.

Il y avait beaucoup de viande assez grasse, je crois que c'était du lapin. Le docteur DEGUELDRE nous mit en garde contre la diarrhée. Plusieurs en furent atteints; mais pas nous quatre qui étions déjà habitués depuis quelques jours à une nourriture plus riche.

C'est dans ces jours-là que Marcel DARIMONT, l'artiste de la bande, a exécuté les croquis de la cour de la ferme.

Nous pouvions loger à l'hôtel. Il y en avait deux à PÖSNECK. Nous avons commencé à choisir le meilleur ( comparable à un deux ou trois étoiles actuel ). Il était complètement libre, le personnel était resté sur place. Je me souviens parfaitement m'y être inscrit sur le registre d'entrée. Personne ne nous a demandé de papiers d'identité. Où aurions-nous été les chercher ?

Je n'étais évidemment pas seul. Avec qui étais-je ?

Hélas quelques heures plus tard, on nous apprit que l'hôtel était réquisitionné pour les officiers américains.

Nous dûmes nous rabattre sur le "WEISSES ROSS", c'était l'autre hôtel , pas du tout de la même classe. Disons qu'il n'avait pas d'étoile !

Il était complètement désert et venait d'être abandonné par les services sanitaires de la Wehrmacht. Nous avons dû tout gérer nous-mêmes , la partie principale était la cuisine.

L'un de nous, je ne sais plus qui, s'est installé aux fourneaux.

Je pense que nous devons être en tout une cinquantaine.

Comme je l'ai dit, les AMERICAINS n'étaient là que pour intervenir en cas de conflit entre les Allemands et nous ; mais à ma connaissance, ils ne dûrent jamais le faire.

Nous avons des bons de réquisition allemands. Les pommes de terre furent trouvées dans une ferme voisine, et dans une autre, on a abattu pour nous une bête ( boeuf ou veau ou cochon ?).

En ce qui me concerne ( et je n'étais pas seul, probablement l'un de vous trois, ou qui d'autre ?) je m'occupais du pain et de l'alimentation générale. Nous disposions d'une petite charette à bras.

Il n'y avait pas tellement de magasins, peut-être trois ou quatre.

Nous y étions accueillis froidement, mais correctement. Les magasins proprement dits étaient assez dégarnis ; mais dans les réserves et les annexes où nous allions directement , il y avait encore pas mal de denrées, en tous cas plus que ce que nous avons connu du temps de l'occupation chez nous.

Certaines marchandises étaient réservées à la catégorie prioritaire des femmes enceintes et des bébés . Le beurre ( très rare ), les oeufs, certains laitages etc...

Nous n'y avons pas ou très peu touché . J'ai encore vu du riz quelque part.

Un jour j'ai découvert un grand carton de bonbons fondants de fabrication française ( comment était-il arrivé là ? Pillage économique ? ). Je n'ai pu résister à la tentation et je l'ai embarqué ; mais nous avons été vite dégoutés et le carton n'a jamais été vidé.

On voyait très peu de gens dans les rues, et le soir, plus personne ; surtout pas de femmes.

Il faut dire que la propagande nazie leur avait appris à se méfier des Russes et des noirs américains.

Les pauvres n'allaient pas avoir de chance puisque les uns allaient être remplacés par les autres pour respecter les accords de YALTA.

Quelques jours après l'arrivée des AMERICAINS, nous avons fait la connaissance d'un officier de liaison français qui s'est beaucoup occupé de nous et qui nous a été d'un grand secours ( J'y reviendrai )

Le 17 ou le 18, le docteur DEGUELDRE est retourné à ICHTERSHAUSEN avec des M.P. AMERICAINS pour arrêter le directeur de la prison. Au passage, il découvrit que la caserne de RUDOLSTADT où nous avons passé une nuit avait été rasée par un bombardement.

Ce directeur de prison, à nos yeux et à ceux des AMERICAINS, était coupable de nous avoir lancés sur les routes dans cette " marche de la mort ".

Sa défense aurait été de dire qu'il ne faisait qu'obéir à des instructions reçues. Mais est-il seulement passé en justice ? C'est peu probable . Les AMERICAINS ne l'ont sans doute pas emmené avec eux pour le juger quand ils se sont retirés , sinon ils auraient dû faire appel à notre témoignage.

Il est sans doute resté aux mains des RUSSES qui n'ont pu que le libérer.

Un jour au matin , peut-être une semaine après notre libération, grand émoi !

Tout le charroi américain repassait dans le sens contraire de celui emprunté jusque là.

Nous n'étions pas au courant du déroulement de la guerre.

Est ce que les Allemands auraient contre-attaqué ?

Il fallait alors déguerpir en vitesse . L'officier français, consulté nous rassura : le sens actuel était le bon : au début, les troupes avaient dû contourner un " bouchon ".

Quoi qu'il en soit , l'idée de revenir vers l'Ouest était lancée.

L'officier français nous approuva , nous étions dans un coin reculé mieux valait gagner un grand centre de regroupement et de rapatriement. Le plus proche était à ERFURT.

Pas question de compter sur les AMERICAINS pour nous y transporter. Nous avons fait la connaissance d'un travailleur déporté français occupé dans une brasserie. Il y avait là un grand camion au gazogène en ordre de marche , inemployé depuis plusieurs semaines , cela nous convenait ; nous allions partir.

D'accord, nous dit l'officier français , mais pas si vite. Nous devons nous faire escorter pour passer les postes de garde au long de la route ; c'était toujours la guerre et dans la zone théorique des combats.

Cela, il s'en chargerait lui-même.

Ensuite , il était préférable d'obtenir un document précisant notre qualité. C'est ainsi que nous avons reçu chacun un bout de papier , avec un cachet de la ville , reprenant notre nom et précisant que nous étions des prisonniers politiques belges ( ou français suivant le cas ) "autorisés" (?) à rentrer chez nous.

Ce papier était rédigé en allemand et en anglais. J'ai d'ailleurs toujours le mien dans mes archives. A noter que ce sont les Allemands qui nous " autorisaient " à rentrer chez nous. Presque un comble!!! Les AMERICAINS surveillaient, mais n'apportaient aucune aide matérielle.

Les Allemands nous remirent aussi quelques marks ( 10 ? ) comme argent de poche.

J'ai l'impression que, finalement , ils se sont débarrassés de nous à bon compte : plus ou moins deux semaines d'hébergement , un chiffon de papier et dix marks par personne.

Nous avons dû quitter PÖSNECK vers le 25 avril sans avoir, à ma connaissance , fait nos adieux à la famille ZENGE.

A notre décharge , disons que le départ fut précipité et que nous nous sommes rachetés quelques années plus tard.

Ce jour-là au matin , nous avons tous embarqué dans le gros camion au gazogène.

Notre cuistot a même voulu emmener un grand tonneau avec des pommes de terre et des vivres (séquelles de la phobie de la faim )

L'engin était conduit par l'ouvrier de la brasserie qui devait le ramener à PÖSNECK , et l'officier français nous accompagnait pour les barrages de contrôle.

Je crois qu'il n'y en eut qu'un, au passage d'un large cours d'eau sur un pont flottant.

Le terminus de ce camion était WEIMAR . Nous sommes descendus en face de la gare déserte et aux voies encombrées de wagons abandonnés et pillés.

A notre grande joie et notre plus grande surprise, nous y avons rencontré quelques soldats BELGES de la brigade PIRON.

Ils étaient de NAMUR et nous ont donné des nouvelles du pays.

Quand ils ont su que nous étions du BORINAGE , ils nous ont appris que SAINT-GHISLAIN avait été rasé par un bombardement en 1944 ( c'était quand même exagéré pour la moitié ).

On (?) je ne sais plus si c'était l'officier français, les AMERICAINS ou les BELGES, nous fixa rendez-vous au début de l'après-midi pour nous transporter à ERFURT . J'ai pu visiter un peu la ville qui ne semblait pas avoir trop souffert ( peut-être à cause de son passé historique ? ).

Ayant un peu d'argent en poche , j'ai voulu poser mon premier geste d'homme libre ; me payer un verre de bière dans un " bierstube " , elle m'a paru très bonne.

Je n'étais pas seul; mais qui m'accompagnait ?

Nous sommes arrivés à ERFURT en fin d'après-midi , dans une immense caserne.

Là se trouvaient rassemblées de milliers de personnes ; une majorité d'hommes et quelques femmes. Presque toutes les nations d'EUROPE y étaient représentées , pratiquement tous des travailleurs , déportés ou volontaires. Il y en avait ainsi , avec les prisonniers , des millions dans toute l'ALLEMAGNE.

Ici, ils se géraient eux-mêmes , un peu comme nous l'avons fait à PÖSNECK.

A l'entrée , il y avait des sentinelles armées , constitués par les travailleurs eux-mêmes.

On parlait de " WEHRWOLF ". La bataille de BERLIN battait son plein et des hauts-parleurs diffusaient les nouvelles à jet continu dans toutes les langues.

Apparemment , nous étions les seuls prisonniers politiques dans ce capharnaüm.

Que diable étions-nous venus faire dans cette galère ?

On ne nous a pas donné le choix ; mais nous risquions d'y camper pendant des semaines.

Heureusement le dieu ( ou le saint ? ) des prisonniers veillait sur nous.

Dans ce ramassis d'étrangers , il y avait une faune particulière constituée d'éléments troubles qui essayaient de s'y cacher.

Toutes les polices militaires alliées les traquaient , et ce lieu de rassemblement était un terrain de chasse idéal pour elles.

C'est ainsi que le lendemain de notre arrivée , nous avons été repérés par un officier BELGE de la Sureté de l'Etat ( ou autre police semblable, le capitaine SCHMIT ? ou quelque chose comme ça.)

Nous ne faisons pas partie du gibier qu'il chassait , mais il ne pouvait nous ignorer , surtout que le docteur DEGUELDRE lui mit le grappin dessus et ne le lâcha plus.

Le jour même , il rentra en BELGIQUE avec la liste de tous nos noms.

Depuis la libération , ces mêmes listes avaient été dressées et nous y figurions tous.

Le lendemain , il était de retour avec une bonne nouvelle ; nous allions être rapatriés très vite par avion.

Le Commissariat Belge au Rapatriement, dirigé par le Ministre Paul VAN ZEELAND , avait conclu un accord avec l'armée américaine dans ce but.

Tous les prisonniers politique belges de la région, notamment ceux de BÜCKENWALD tout proche, étaient rassemblés à NORA , un petit champ d'aviation voisin.

Nous allions y partir immédiatement. Un hic ! Les AMERICAINS exigeaient que nous soyons épouillés avant d'embarquer dans leurs avions , c'est-à-dire passés sous une douche désinfectante et nos vêtements étuvés. Cela n'était pas possible sur place et nous n'avions pas le temps.

Le capitaine semblait en faire une condition sine qua non de notre départ.

Nous l'avons assuré que nous n'avions plus de vermine , ce qui d'ailleurs était vrai.

Il a bien voulu nous croire et nous a apposé un cachet sur l'avant-bras. Il faut noter que , par la suite, plus jamais personne, BELGES ou AMERICAINS , ne s'est occupé de ce cachet d'épouillage.

Une ombre au tableau : pas questions d'emmener nos compagnons FRANCAIS (ils étaient 8 ou 10?).

Les FRANCAIS avaient toujours été mêlés à nous parce que les ALLEMANDS avaient constitué un territoire d'occupation " BELGIQUE - NORD de la FRANCE ".

Mais après la libération , chacun avait repris son autonomie.

Nous avons bien essayé , mais tout ce que nous avons pu obtenir du capitaine BELGE fut la promesse de signaler leur présence à un collègue FRANCAIS.

Y a-t-il eu une suite ; comment sont-ils rentrés ? Il est certain que nous n'étions pas fiers de les abandonner ainsi ; surtout que l'officier FRANCAIS de PÖSNECK , ne s'est jamais occupé de savoir qui était FRANCAIS ou BELGE.

Fin de la 6ème partie.

## SEPTIEME PARTIE.

### NORA et le retour en BELGIQUE.

Nous sommes arrivés au champ d'aviation de NORA le 29 ou 30 avril au début de l'après-midi.

Nous étions en tout un millier ( la plupart venant de BÜCHENWALD )

Le Ministre VAN ZEELAND y était justement , il nous fit un discours d'accueil.

Les avions devaient arriver incessamment , mais il nous invite à écrire un mot à nos familles pour les rassurer.

MARIUS le fit pour FRANZ et nous deux ( il a toujours cette lettre dans ses archives ).

Nous avons retrouvé quelques compagnons d'ESTERWEGEN ( notamment des TCHEQUES et des YOUGOSLAVES ). Jean BLUME était là aussi . Nous étions logés dans les dortoirs de la base et nourris par les ALLEMANDS . Des prisonniers de guerre allemands s'occupaient de la cuisine et du nettoyage.

Le champ d'aviation était occupé par l'Armée Américaine ; des avions y amenaient sans cesse du matériel. Il avait servi à la chasse allemande et les pistes permettaient seulement de recevoir des petits bimoteurs.

Nous pouvions sortir et rentrer librement sans avoir de compte à rendre aux sentinelles.

Nous ne le faisons qu'en fin de journée car on nous avait prévenus que les avions arriveraient sans préavis ; tant pis pour les absents.

Peu de prisonniers avaient des bagages. Rares étaient ceux qui comme nous avaient pu glaner des " souvenirs " ici ou là.

MARIUS et moi ( et peut-être FRANZ et toi ? ) avons un balluchon assez important.

A la caserne d'ERFURT , nous avons trouvé et emporté chacun un équipement complet d'hiver pour le front de l'EST. C'est-à-dire une grande pelisse , un gilet et un passe montagne, le tout en peau de mouton, plus une grosse paire de bottes en feutre.

A cela venait s'ajouter , pour moi, quelques paires de ciseaux trouvés dans les troussees sanitaires au " WEISSES ROSS " ( J'en ai encore une, dont je me sers encore 45 ans après ).

Un brassard à croix gammée des Hitler Jugend , que j'ai toujours ; le local des Hitler Jugend était juste en face du " WEISSES ROSS " et une équerre-rapporteur trouvée dans la salle des cartes du champ d'aviation ( un très bon engin, très bien conçu dont je me suis servi pendant des dizaines d'années.).

MARIUS lui n'était pas allé par quatre chemins ; il avait emporté une magnéto-batterie à main des troupes de transmissions italiennes. Elle pesait bien 10 kg ! Personne ne s'est jamais occupé de ce que nous transportions. S'ils l'avaient fait , auraient-ils eu des surprises ?

J'ai dit l'entrée de la base était gardée par des sentinelles en armes. La majorité des soldats étaient noirs ; la discipline rudimentaire ; il semble qu'on entraît et sortait comme dans un moulin.

Un ex-prisonnier, un Liégeois, avait même pu racoler au village des jeunes femmes qu'il ramenait à la base pour les noirs.

C'était peut-être son ancien métier ? Son trafic fut découvert par ses compagnons qui le jugèrent et le condamnèrent à mort . C'est en tous cas ce que j'ai entendu dire.

Je suppose que la peine ne fut pas appliquée. Ce qui est certain , c'est que je l'ai vu le 7 mai au matin, peu avant l'arrivée des avions , écroulé au pied d'un mur, le visage en sang.

Est-il parti et dans quel état ?

Les avions sont arrivés le 7 MAI vers 9 heure . Ils étaient une trentaine , mais jamais plus de deux ou trois sur la piste.

L'embarquement devait donc se faire rapidement à raison de 32 ou 33 par avion. Comme nous étions arrivés en supplément alors que les avions étaient déjà commandés, après bien des discussions , nous fûmes répartis à raison de deux ou plus par avion.

Pour la plupart d'entre-nous , à cette époque , c'était la première fois que nous utilisions ce moyen de transport.

Il s'agissait de D.C.3, avions bimoteurs de transport mixte ( hommes et matériel ) avec des banquettes métalliques rabattables.

Nous avons volé à basse altitude notamment au dessus de COLOGNE , un amas de ruines surmonté par la cathédrale ; mais comme je l'ai dit au début , je n'ai pas revu HERBESTAL dans l'autre sens.

Deux heures après le départ , nous étions à EVERE . Cela m'avait semblé tellement rapide que j'ai pensé qu'il y avait un os et que nous n'étions pas en BELGIQUE . Mais si, nous y étions bien !

Nous avons reconnu les agents de police et un service d'ordre très discret nous a accueillis pour nous conduire en autobus au centre de rapatriement installé dans les locaux de la J.O.C. au Boulevard du Midi.

Je crois que c'est quand même à EVERE que notre ami FRED a réussi à s'éclipser . Il était chez lui impatient et anxieux d'avoir des nouvelles de sa famille ou de ce qui en restait .

Nous l'avons revu plusieurs fois dans les semaines , les mois et les années qui suivirent , à BELOEIL WASMUEL , BOUSSU , SAINT-GHISLAIN et BRUXELLES.

C'était et c'est encore sans doute un grand voyageur .

Chez lui , hélas , les nazis n'avaient pas fait le détail . Cinq membres de sa famille , sur neuf , avaient péri à AUSCHWITZ , sa mère , trois soeurs et son petit frère de six ans.

Nous l'avons revu la dernière fois début novembre 1955 , lors de la réception de la famille ZENGE à VERVIERS. Pour la dernière fois avant les retrouvailles de 1990 !

Au Boulevard du Midi ; nous avons été " contrôlés " sur une liste par des agents du Commissariat au Rapatriement et la police militaire.

C'est ainsi qu'un YUGOSLAVE que nous avons connu à ESTERWEGEN se fit arrêter sur place ; c'était un ex-collaborateur de la Gestapo . ( Je me permets une remarque , pour , FRED , il s'agit d'un RUSSE Blanc , qui était dans la baraque 6 et qui s'appelait ROMANOV ).

Nous avons reçu un bout de papier avec un cachet ( que j'ai toujours ) et un billet de 100 francs pour nous permettre de rentrer chez nous par nos propres moyens.

Je crois que c'est là que nous avons appris l'arrêt des hostilités.

A la gare du Midi toute proche , il n'y avait un train pour MONS qu'en fin d'après-midi , un omnibus qui mettait plus de deux heures.

Avec le papier du Centre de Contrôle , nous pouvions aussi utiliser les camions américains.

Sur une petite place voisine , nous en avons trouvé un pour LA LOUVIERE ; là il y aurait le tram 31 pour MONS. A notre arrivée à LA LOUVIERE, les trams ne roulaient plus , dans la liesse de la fin de la guerre

Nous étions en face de la caserne des pompiers et avions sans doute un aspect " prisonnier qui rentre au pays " , car quelques personnes se sont intéressées à nous et ont appelé le commandant des pompiers, un ancien chef de la résistance. Il s'est offert pour nous conduire à MONS dans une vieille camionnette brinbalante.

A la gare de MONS , pas de train , mais quelques trams roulaient encore et nous avons pris le n° 8 vers BOUSSU . Notre aspect " spécial " nous a encore servi; lorsque le receveur a voulu nous faire payer, les autres voyageurs l'ont pris à partie et il n'a pas insisté.



Nous n'avons donc pas entamé notre billet de 100 francs.

A JEMAPPES, arrêt prolongé du tram ; va-t-il continuer ou rebrousser chemin ? C'est alors que nous avons été reconnus par le conducteur d'une auto partie de WASMUEL pour venir nous chercher à la gare de MONS à l'arrivée du train dont j'ai parlé . Nous sommes donc arrivés à WASMUEL en voiture .

Explication ! A WASMUEL , on nous attendait depuis le début de l'après-midi , on savait que nous allions arriver de BRUXELLES , donc par ce seul et unique train. Quand je dis " on " c'était avant tout nos parents , mais aussi toutes les personnes du voisinage , proches ou moins proches.

Il faut savoir qu'à cette époque , tous les événements heureux ou malheureux survenant dans une famille étaient vécus en communauté.

Depuis lors , cela a aussi beaucoup changé.

Autre explication à cette attente ! Tout d'abord , la veille le 6 MAI , nos parents avaient reçu la lettre envoyée de NORA par MARIUS.

Ensuite à notre arrivée à EVERE il y avait quelques curieux et, par hasard , un certain JEAN qui avait été compagnon de cellule de MARIUS à la prison de SAINT-GILLES au moment de notre déportation.

Il y était pour un fait de résistance pas trop grave . MARIUS lui avait demandé , s'il sortait , de prévenir nos parents . Libéré en septembre 1944 , il avait écrit à nos parents et leur avait même rendu visite.

A EVERE , il reconnut MARIUS et échangea quelques mots avec lui avant d'envoyer un télégramme à WASMUEL . C'est ainsi que lorsque nous sommes arrivés chez nous, il y avait foule pour nous accueillir.

Des voisins avaient tendu des guirlandes et des petits drapeaux au travers de la rue et sur la façade de la maison.

Nous étions les premiers à rentrer dans cette ambiance de la fin de la guerre.

Ce n'est que plus tard dans la soirée que nous avons pu enfin fermer la porte et nous retrouver en famille qui , elle était au complet.

Si je t'ai raconté tout cela en détail , c'est en pensant te faire connaître les conditions d'un village que tu n'as sans doute pas connues.

Une chose que je me demande aussi , c'est comment tu as pu obtenir de nouveaux papiers d'identité autrement dit , comment as-tu pu prouver que tu étais toi.

Le papier reçu à PÖSNECK n'avait aucune valeur légale. A WASMUEL , la question ne s'est même pas posée , tout le monde savait qui nous étions et deux jours après, j'avais de nouveaux papiers d'identité.

Je pourrais m'arrêter ici , mais ce n'est pas possible car un événement allait se produire qui allait constituer un souvenir indélébile, peut-être même le plus pénible souvenir de guerre.

Dans les semaines, puis les mois qui ont suivi notre retour , nous nous sommes regroupés pour constituer une section de la C.N.P.P.A.

Nous étions une dizaine de P.P. dont la moitié avait connu BREENDONCK ou les camps allemands.

Finalement , peu de victimes ; un seul manquait à l'appel : ELOI MOULIN.

Il était un peu plus âgé que nous ; MARIUS l'avait connu à l'école primaire.

Il habitait près de chez nous, dans la même rue. Il était marié au début de la guerre et avait été arrêté en 42 ou 43 . Sa femme s'était " consolée" assez rapidement.

En 1945 , sa vieille maman , veuve , vivait seule. Elle avait aussi une fille avec qui elle ne s'entendait plus car elle continuait à entretenir des relations avec la femme d'ELOI.

Fin juin , elle avait reçu un avis de disparition . ELOI avait été signalé en dernier lieu dans un camp près de la BALTIQUE ( NEUENGAM ? ). Personne ne se faisait plus d'illusion sur son sort.

Lors d'une de nos réunions , certains ont pensé qu'il convenait de rendre visite à la maman pour lui marquer notre sympathie.

MARIUS et moi avons reçu cette mission. Je me demande maintenant si ce n'était pas une erreur ; d'autres que nous auraient peut-être été plus désignés.

Nous nous sommes présentés chez elle , une petite vieille ratatinée dans ses vêtements noirs.

Nous avons peu parlé , surtout pas de la guerre , ni de nous , ni pour lui donner de vains espoirs.

MARIUS a surtout parlé des souvenirs qu'il avait d'ELOI à l'école.

Quand à elle, elle n'a, je crois, pratiquement rien dit , si ce n'est ces quelques mots terribles , que je n'oublierai jamais : " Mais vous êtes revenus vous autres ! "

C'était atroce parce qu'il y avait dans ces mots et surtout dans la façon dont elle les a prononcés et dans son regard , de l'envie et peut-être du reproche.

Notre mère qui avait deux fils les avait retrouvés tous les deux , et elle qui n'en avait qu'un , elle l'avait perdu. Il y avait en elle tout le désespoir du monde.

On me dira qu'une maman qui perd son enfant éprouve sans doute une des plus grandes peines du monde . C'est vrai , mais ici , cette peine était encore amplifiée par les circonstances particulières.

Pendant des mois, des années, aucune nouvelle ! Et puis , la libération ; et puis l'espoir fou apporté par la fin de la guerre et le retour des premiers prisonniers et puis... plus rien !

Si je devais résumer toute la guerre par une seule image , pour moi ce serait celle de cette maman inconsolable d'avoir perdu son fils.

Ce n'est qu'une victime , ou plutôt deux , parmi les dizaines de millions d'autres ; mais cela me rappelle ce que disais Jean GABIN dans le film " Le Président " :

" Des millions de victimes , c'est trop énorme, trop anonyme ; on ne peut bien parler que des quelques personnes qu'on a vu vivre et mourir près de soi. "

Le corps d'ELOI a été découvert quelques semaines plus tard.

Il était mort de maladie dans un commando isolé. Il a été rapatrié au cimetière de WASMUEL.

Sa mère est morte de désespoir un an ou deux plus tard.

Je m'en voudrais de terminer sur cette note sombre et je n'ai qu'à laisser passer quelques années pour parler de la " réception ZENGE ".

Vers 1953 , le baron del MARMOL a retrouvé par hasard Herr ZENGE en ALLEMAGNE de l'OUEST.

Il y était venu habiter seul pour se faire allouer une pension d'enseignant.

Sa femme et sa fille continuaient à exploiter la ferme de PÖSNECK , en ALLEMAGNE de l'EST.

Elles avaient le droit de rendre visite à leur mari et père pendant une journée tous les quinze jours ( ou tous les mois ?).

Le docteur DEGUELDRE avec tout le groupe des LIEGEOIS de PÖSNECK organisa une réception en leur honneur. Nous y fûmes conviés tous les quatre. MARIUS retenu ne put y venir . Il a eu tort !

FRED , FRANZ et moi sommes d'abord passés chez le docteur DEGUELDRE à PEPINSTER où il nous attendait avec sa femme et sa fille , ainsi que les trois membres de la famille ZENGE.

C'était en début de soirée ; nous avons pris l'apéritif en parlant des évènements d'avril 45.

La réception avait lieu au Grand Hotel de VERVIERS , dans la grande salle fastueuse , des garçons en habit . Nous y sommes arrivés à neuf ( les trois ZENGE, les trois DEGUELDRE et nous trois) au son de l'hymne à la joie de la 4ème de BEETHOVEN. Les autres convives y étaient déjà : nos anciens compagnons de la région liégeoise , certains avec leur épouse.

Nous étions bien une quarantaine en tout.

Marcel DARIMONT nous remit une copie des croquis qu'il avait faits en 1945 dans la cour de la ferme nous l'avons fait signer par plusieurs des compagnons présents. ( Je t'ai laissé la mienne lors de notre visite chez toi en janvier 90 ; n'oublie pas de me la remettre à la prochaine occasion .)

La presse avait été invitée , l'évènement n'était pas banal.

Quelques jours plus tard , j'ai reçu un exemplaire du journal " La MEUSE " qui le relatait en première page . Hélas , je n'ai plus retrouvé ce document . ( Console - toi , moi je l'ai toujours ! ).

Les organisateurs n'avaient pas fait les choses à moitié , ( DEGUELDRE - del MARMOL et C° ) : de nombreux plats très soignés , chacun avec son propre vin ( des grands crus ), et à la fin , champagne à volonté.

A partir de ce moment là, toi et moi avons surveillé le verre de FRANZ pour l'aider à le vider.

Il fallait le conserver en état car il devait nous ramener dans sa voiture.

Herr ZENGE a reçu , en cadeau , une montre bracelet en or. Il y avait d'ailleurs un problème de longueur de bracelet, car il était très corpulent, avec des poignets plus forts que la normale.

En principe , chacun payait son écot ; mais comme nous étions aussi les invités , le docteur DEGUELDRE refusa notre participation.

Je me souviens aussi que la famille ZENGE parlait beaucoup de la réunification de l'ALLEMAGNE.

Ils le désiraient absolument et l'attendaient pour les prochaines années.

Les parents ne l'auront pas connue.

Comme c'est étrange , c'est précisément en cette année 1990 où elle va se faire que nous reparlons de tout cela .

Seule sans doute Fraulein ZENGE la connaîtra.

Lors de la réception , elle n'était toujours pas mariée.

Qu'est-t-elle devenue ?

Je pense qu'elle aurait actuellement environ 70 ans.